

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA TRANSMISSION INTERGÉNÉRATIONNELLE AU FÉMININ

DANS DEUX ROMANS DE MARIE-SISSI LABRÈCHE :

BORDERLINE ET LA LUNE DANS UN HLM.

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

NAÏDZA LEDUC

OCTOBRE 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ma directrice Martine Delvaux, pour ses conseils judicieux.

Ce projet n'aurait pas été possible sans le soutien de celle qui m'a mise au monde, de celui qui a inventé le nom que je porte fièrement et de mes frères qui m'ont appuyée tout au long de la rédaction de ce mémoire. Une pensée particulière pour la lignée de femmes dont je proviens et pour celle qui me succédera.

Puis, un merci tout spécial à ces amies merveilleuses qui m'entourent, contre vents et marées.

À la mémoire de Gabrielle, Laurence et Sara.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
ARMATURE THÉORIQUE	5
1.1 Études et recherches : un aperçu	6
1.2 Quand « je est un autre »	7
1.2.1 L'écueil : de l'introjection à l'inclusion aliénante	7
1.2.2 Le deuil : l'intolérable perte	10
1.2.3 La crypte : garant de l'insoutenable	12
1.2.4 Le fantôme : un funeste legs	12
1.4 D'imgo à idéaux	15
1.4.1 Référent identitaire : le retour des morts vivants	16
1.4.2 Surinvestissement : au pays de Narcisse	19
1.4.3 Absorption objectale : voici mon corps livré pour vous	21
1.5 Production et reproduction	22
1.5.1 Dédoublément : « miroir miroir, dis-moi qui est la plus belle? »	23
1.5.2 Autoformation : l'effet phénix	24
1.5.3 Hybridité : ni tout un, ni tout l'autre	28
CHAPITRE II	
BORDERLINE : ENTRE L'OMBRE ET LA LUMIÈRE	30
2.1 Repères identitaires et bipolarité	31
2.1.1 Modèle antagonique : Mère-Néant/Mère-Trouble	31

2.1.2	Substitution : angoisse de la perte.....	33
2.1.3	Atmosphère mortifère : univers confus.....	39
2.2	Sissi : formation contraignante et conflit identitaire.....	40
2.2.1	Formation spéculaire : miroirs et reflets	41
2.2.2	Contre identification : image brisée.....	46
2.2.3	Dualité singulière : <i>indivi-dualité</i>	54

CHAPITRE III

LA LUNE DANS UN HLM : MISE EN ABÎME D'UN PARCOURS FILIAL 57

3.1	Ci-gît, Léa	57
3.1.1	Dysfonction : hiérarchie asymétrique	57
3.1.2	Structure schizoïde : la discordance entre être et vouloir être	61
3.2	Réagit, la narratrice.....	68
3.2.1	Funambule : entre lier et délier	68
3.3	Resurgit, Marie-Sissi Labrèche.....	73
3.3.1	L'autofiction : l'ombre de l'ombre	74

CONCLUSION..... 78

BIBLIOGRAPHIE..... 82

RÉSUMÉ

Le phénomène du transfert intergénérationnel sous-tend la construction identitaire puisque, derrière elle, se dissimulent les marques signifiantes de l'histoire filiale, familiale et personnelle de l'héritier. La structuration individuelle dépend grandement de l'aptitude des prédécesseurs filiaux à élaborer et à assimiler les entraves qui ont ponctué leur expérience de vie. D'une défaillance dans la mécanique d'introjection à l'incorporation entière d'un deuil, en passant par l'enkystement de fantômes, les expériences traumatiques ingérées contaminent tous les individus procédant de cette filiation. Puisqu'il est principalement inconscient, le legs psychique qui s'opère entre les diverses générations d'une même lignée filiale, expose la progéniture à s'adapter à quelconque héritage reçu, aussi déformateur qu'il soit. L'étude de la mécanique de transmission implique, ici, à la fois le phénomène générateur de passation et le processus de réceptivité qui résulte du défaut dans le transfert intergénéalogique.

Dans *Borderline* (2000) puis dans *La lune dans un HLM* (2006), l'auteure Marie-Sissi Labrèche se penche sur la dynamique complexe que recèle l'héritage filial au féminin et sur les répercussions intrapsychiques qui en découlent. Prédéterminées par une hérédité psychique en défaillance, c'est au sein d'un microcosme féminin terré dans la mélancolie, que les protagonistes sont mises en scène dans les oeuvres de Labrèche. Ancrées dans une problématique identificatoire depuis l'enfance, celles-ci se voient confrontées soit au bienveillant sacrifice, se risquant ainsi à être entièrement sacrifiées, soit à la quête de l'inconnu, s'exposant alors à une insoutenable culpabilité. En quête de sens, elles oscillent ainsi entre la contrainte de réciprocité filiale et la négation des origines. L'écriture introspective jalonnée d'émotions résiduelles liées à l'enfance et de fantasmes d'autocréation est tout à fait symptomatique de l'antinomie qu'avive la transmission psychique. S'inventer en métaphorisant son histoire de vie appose à l'identité de l'auteur une estampille de singularité, d'originalité, d'autoformation et de rupture tout en participant à la continuité et à la pérennité par l'acte de création lui-même.

Mots-clés : héritage, intergénérationnel, féminin, Marie-Sissi Labrèche, psychisme, dette, mimésis, emprise, autoformation, création.

[...] Et voici que je suis devenu un dessin d'ornement
Volutes sentimentales
Enroulement des spirales
Surface organisée en noir et blanc
Et pourtant je viens de m'entendre respirer
Est-ce bien un dessin?
Est-ce bien moi? [...]

P. A. Birot
Poème de l'autre moi, p. 120.

INTRODUCTION

Naître humain, c'est faire écho à sa société, c'est porter en soi les marques d'une culture, d'une époque et de l'histoire qui la sous-tend. Les conjonctures historico-contextuelles s'imposent d'elles-mêmes; elles prédéterminent le développement culturel d'une collectivité et influent sur la formation personnelle des sujets qui y participent. Être humain, c'est aussi être légataire, par l'entremise des chaînons généalogiques, d'une prédisposition héréditaire. Le bassin filial dans lequel on se plonge dès sa naissance, ce lieu d'appartenance signifiant et fondamental, témoigne des traces physiques et psychologiques laissées par les générations antérieures. Si l'histoire est le support de la société, la lignée parentale est le support de la famille immédiate et de la construction identitaire de membres qui s'y inscrivent.

C'est d'abord par la famille que passe l'éducation, c'est aussi par elle qu'advient la toute première expérience affective chez l'Homme. Ce qui est véhiculé consciemment ou inconsciemment par les parents sert souvent de repère à l'enfant, puis à l'adulte. C'est la raison pour laquelle ce qui sous-tend la famille et les liens filiaux sert de base à l'identité d'un individu. Le milieu familial permet l'ancrage structurel et la présence de modèles de référence qui tendent à un développement identitaire adéquat. Cela dit, la dynamique particulière entre le parent et son enfant est d'autant plus problématique qu'à cette complexité relationnelle s'ajoute les répercussions de l'héritage filial. La présente étude tend à l'investigation exhaustive du phénomène intergénérationnel au féminin dans la perspective de la transmission de l'héritage psychique.

Nombres d'écrivains ont cherché à comprendre leur propre expérience familiale par l'entremise de leurs écrits. En publiant *Borderline*, puis *La lune dans un HLM*, Marie-Sissi Labrèche¹ explore, par le biais du transfert intergénérationnel, la dynamique filiale et les effets d'un héritage en souffrance. Les deux œuvres de cette dernière abordent le parcours identitaire de femmes en quête d'équilibre, de femmes instables confrontées à leurs incertitudes. Les narratrices mises en scène gèrent, chacune à sa manière, un héritage au profil analogue. En apposant le rapport entre une mère et sa fille à ses écrits, l'auteure tend, au moyen de l'autofiction, à la démystification de sa propre histoire de vie.

L'étude des œuvres de Marie-Sissi Labrèche vise à faire ressortir les implications des figures parentales dans la construction identitaire des narratrices. Sous la perspective du rapport filial au féminin, les deux textes de Labrèche serviront à mettre en évidence la complexité que recèle la mécanique du legs et ses répercussions sur l'organisation psychique - instabilité émotionnelle et conflit intérieur. En s'appuyant sur la complexité d'un héritage difficilement gérable, il sera intéressant d'observer la façon dont chacune des narratrices se positionne, dans son propre parcours, relativement à l'antinomie entre la répétition du même et l'autonomisation radicale. En ce sens, pourrait-on envisager qu'un auteur ait lui-même un rôle à jouer dans une étude sur la transmission intergénérationnelle? L'élaboration d'une œuvre créatrice viendrait-elle favoriser l'émancipation personnelle à l'égard de la filiation?

Deux axes théoriques principaux serviront d'appui aux propos soutenus dans l'analyse des œuvres littéraires. Il sera possible, en apposant aux idées véhiculées

¹ Auteure Québécoise contemporaine qui a publié, jusqu'à aujourd'hui, 3 romans parus aux Éditions du Boréal: *Borderline* (2000), *La brèche* (2002) - qui ne sera pas considéré dans le cadre de la présente étude puisque cette œuvre convient moins bien au propos de ce mémoire - et *La lune dans un HLM* (2006).

dans les textes de Marie-Sissi Labrèche certaines notions psychanalytiques et anthropologiques traitant du transfert filial, de faire ressortir efficacement, dans le contenu des œuvres, les mécanismes psychiques émanant de l'héritage.

Le premier chapitre sera consacré à la présentation des concepts théoriques utiles à l'analyse des récits. Le survol conceptuel fera d'abord appel aux études psychanalytiques. Nombre d'auteurs ont traité du phénomène de legs psychique. Sous diverses perspectives, ils se sont penchés sur le défaut de transmission, le transfert ingérable, le secret intangible et sur les divers impacts liés à la construction identitaire. Il sera question, ici, de la transmission comme processus de passage d'éléments transformables et d'éléments non transformables d'un sujet vers un objet. Ce chapitre traitera également des multiples facettes comprises dans la construction identitaire et dans le phénomène de réception à l'égard de l'héritage reçu. De plus, pour favoriser la compréhension du rapport mère/fille, les recherches effectuées en psychologie et en anthropologie sur le développement individuel serviront à étayer le propos. Les chapitres suivants seront consacrés, à la lumière des théories évoquées, à l'analyse littéraire des œuvres choisies. L'étude sur *Borderline* portera, entre autres, sur les influences liées aux modèles de référence identitaire dans un espace filial refermé sur lui-même. Il sera aussi question de la façon dont la narratrice s'approprié sa propre histoire, oscillant entre l'assimilation et le renoncement à l'égard de sa filiation. Puis, l'écriture de l'œuvre sera abordée notamment sous l'angle de l'appropriation de soi. Finalement, l'analyse de *La lune dans un HLM* posera un regard sur la construction interne de la sphère filiale et les impacts associés au renversement des positions symboliques. Ce chapitre explorera aussi la manière dont la fiction témoigne de la transmission intergénérationnelle à travers l'existence des personnages mis en scène dans les œuvres, en plus de montrer comment l'autofiction, comme projet de création, peut engendrer, pour son auteur, tant la rupture que la pérennité des liens filiaux.

Certes, la corrélation entre littérature romanesque et transmission intergénérationnelle ne se fait pas d'emblée. Cela dit, sous l'angle de la construction identitaire, ce rapprochement est envisageable. Il faut, dans ce cas, voir l'écriture comme un projet de formation identitaire pouvant servir de porte-étendard à l'appropriation de soi. En ce sens, l'auteur Simon Harel soutient que « [le] discours littéraire est avant tout la création d'un "projet identificatoire" qui donne littéralement naissance au récit » (1994, p. 9). Plus spécifiquement, il faut se pencher sur l'écriture en tant que processus identitaire permettant une certaine organisation et une authentification de sa propre histoire et de ses origines. Dans ce cas, l'écriture fictionnelle sert à consolider l'autonomisation à laquelle adhère l'écrivain². Sa maîtrise de l'histoire et de la structure, la malléabilité du récit ainsi que la forme dans laquelle l'écrivain choisit de présenter son œuvre peuvent répondre à un appel à la désaffiliation. Ainsi, il sera possible de voir, dans l'écriture de Marie-Sissi Labrèche, comment la fiction sert les relations filiales. Il va sans dire qu'il ne sera aucunement question de la véracité des faits présentés dans les deux autofictions qui serviront à l'illustration des concepts. Leur analyse permettra simplement d'observer comment se présente la dynamique de formation sous l'angle de l'intergénérationnalité féminine.

² Il ne faut tout de même pas croire que tout acte de création procède d'un désir d'autoformation. Bien que la création soit en lien direct avec la construction identitaire, elle n'est pas toujours au service de l'auto-engendrement.

Le vécu est à la fois porteur de sens et d'illusion, de savoir et de dissimulation, de vérités et de déformations, de persuasion et de neutralisation, de distance et d'implication. Son expression n'est que partiellement directe. Comme le roman, il opère une reconstruction de la réalité pleine de richesse, de contradictions et d'ambiguïtés.

S. Robert et P. Servais

Identification et identités dans les familles : Individu? Personne? Sujet? p. 118.

CHAPITRE I

ARMATURE THÉORIQUE

Dans ce premier chapitre, il est essentiel, afin de procéder à une étude approfondie et exhaustive des romans de Marie-Sissi Labrèche, de prendre le temps de bien développer certaines notions théoriques en précisant l'angle selon lequel elles soutiendront ultérieurement l'analyse littéraire. Il est préférable, avant d'entrer dans le vif de ces théories complexes, de relater quelques-unes des principales influences qui nous mènent, encore aujourd'hui, à nous questionner tant sur les relations filiales que sur les conséquences psychiques de telles interrelations.

1.1 Études et recherches : un aperçu

Ce n'est pas nouveau que les chercheurs tentent de démystifier ce qui se joue dans les rapports intergénérationnels. De Sigmund Freud qui, au début du 20^e siècle, donne le coup d'envoi aux recherches portant, entre autres, sur la communication par voie inconsciente, aux études les plus actuelles, les perspectives de recherches s'approfondissent, se transforment et s'étendent à diverses approches. Après quelques décennies de désintérêt en ce qui a trait aux rapports de générations, c'est au cours des années 60, particulièrement en France, que les chercheurs renouent avec le concept de filiation. De cette actualisation conceptuelle découle un véritable foisonnement théorique. Voici, sommairement, quelques-uns des chercheurs notables qui se sont penchés sur divers aspects opérant dans la mécanique transgénérationnelle.

Au cours des années 60-70, les psychanalystes hongrois Nicolas Abraham et Maria Torok renouvellent la perspective de recherche en concentrant leurs études sur le défaut de transmission. Ils introduisent quatre instances³ susceptibles de bouleverser, chez certains sujets, la symbolisation de l'héritage. Inspiré par ces recherches, le neuropsychiatre Jean Guyotat porte une attention particulière au concept même de filiation qui, jusqu'alors, est encore trop souvent associé au terme évasif d'hérédité. Se fondant sur les pratiques psychanalytiques, il élabore trois liens filiaux : la logique de filiation instituée (symbolique), de corps à corps (réelle) et narcissique (imaginaire). Dans une optique semblable à celle d'Abraham et Torok, les psychanalystes français Alain Mijolla et Serge Tisseron s'attardent eux aussi aux failles dans le transfert psychique entre les générations. L'un poursuit des recherches

³ Les quatre concepts mis de l'avant par Maria Torok (1925-1998) et Nicolas Abraham (1919-1975) - l'incorporation, la crypte, le deuil et le fantôme - seront définis ultérieurement.

traitant de la maladie de l'identification, tandis que l'autre porte une attention particulière aux origines filiales, à la mémoire en héritage et aux secrets de famille. Élargissant les champs de recherches, le psychanalyste René Kaës s'intéresse à la transmission, mais sous la perspective des phénomènes groupaux. Encore aujourd'hui, il traite du transfert du négatif et du désir fantasmatique de formation ou de toute-puissance. Parallèlement, les travaux des systématiciens tels Ivan Boszormenyi-Nagy⁴ contribuent, sous un angle nouveau et bénéfique, aux études menées par les psychanalystes cliniciens. Ils se questionnent sur les divers procédés relationnels c'est-à-dire qui supportent le système filial dans le processus de transmission. D'un point de vue plus féminin et psycho-socio-anthropologique de la transmission intergénérationnelle, la relation mère/fille a été, au cours des dernières années, grandement étudiée par Caroline Eliacheff (psychanalyste), Nathalie Heinich (sociologue) et Françoise Couchard (anthropologue et psychanalyste). Ces chercheuses se sont attardées, entre autres, aux particularités des figures actives au sein même de la filiation. Suite à ce survol, voyons certains concepts utiles à la compréhension de la mécanique de transfert filial.

1.2 Quand « je est un autre »

1.2.1 L'écueil : de l'introjection à l'inclusion aliénante

L'existence, loin d'être *un long fleuve tranquille*, regorge d'épreuves et d'évènements favorables et défavorables. C'est, entre autres, en raison de ces conjonctures déstabilisantes que l'être humain se développe, se renouvelle et

⁴ Des observations d'Ivan Boszormenyi-Nagy (1920-2007) sur la dynamique filiale découlent entre autres des notions de loyauté, de dette inconsciente et de répétition inscrites au fil des générations.

s'autonomise peu à peu. En effet, le caractère dynamique de la vie humaine contraint l'homme à passer par certaines étapes régulatrices qui lui permettent, par la suite, de s'adapter adéquatement.

Les phénomènes psychiques transformateurs, formateurs et surtout déformateurs ont été notamment analysés dans les œuvres de Nicolas Abraham et de Maria Torok. En se basant, en partie, sur les recherches de Salvador Ferenczi⁵, les auteurs renouent avec le terme d'introjection pour désigner le type de métabolisation psychique selon laquelle la mécanique de tous les transferts résulterait d'un processus de structuration du moi. Le professeur de littérature à l'Université de Wisconsin-Madison (USA) Nicholas Rand, ancien collaborateur de Maria Torok, définit le processus comme suit :

L'introjection se déroule en trois étapes. (1) Quelque chose de nouveau, d'inconnu (que ce soit bon ou mauvais) m'arrive de l'extérieur ou surgit en moi. (2) Je me familiarise avec cette chose à travers le jeu, le fantasme, la projection et une infinie variété d'autres procédés inconscients ou semi-conscients. En somme, je m'approprie cette chose. (3) Je prends conscience enfin de ce qui m'est arrivé et de ma rencontre progressive avec elle. Par conséquent, je peux désigner et donner droit de cité en moi au processus entier (Rand, 1993, pp. 140-173).

De toute évidence, cette opération psychique, théoriquement logique, n'est pas que porteuse de réjouissance. Une simple défaillance dans la mécanique d'introjection peut avoir des conséquences inestimables pour le sujet, certes, mais aussi pour ses descendants.

L'incapacité complète ou partielle de l'introjection qu'Abraham et Torok nomme l'inclusion, donne lieu à un véritable cloisonnement identitaire, qui bien que

⁵ Salvador Ferenczi (1873-1933), proche collaborateur de Freud, est le premier à faire appel au terme d'introjection pour parler de la transformation et de l'adaptation que suppose le procédé d'intériorisation.

d'origine inconsciente, génère une souffrance psychique pour le sujet-porteur. De même, les auteurs utilisent régulièrement, pour désigner l'échec de l'introjection, le terme d'incorporation qui, au même titre que l'inclusion, symbolise la dévoration ou la *mise en corps* de la perte. Produit du psychisme, l'impossible intériorisation ou verbalisation d'une expérience traumatique s'inscrit au sein de la psyché du sujet, puis se réactualise sous forme de fantasmes d'incorporation. Une telle volonté d'appropriation et de sauvegarde d'un objet d'amour, symboliquement introduit en soi, confère à cette figure dorénavant déifiée, un statut imagoïque⁶.

Ce n'est pas la gravité de l'évènement non introjecté qui importe, mais le caractère d'inclusion (ou d'incapacité à l'élaboration) qui a des répercussions sur les générations successives. La nature ineffaçable de cette non-introjection et l'indélébilité de ses marques contaminent les canaux intrapsychiques de l'inconscient par lesquels passe, entre autres et en grande partie, la transmission traumatique transgénérationnelle. Cela dit, les failles léguées dans la lignée filiale ne s'accumulent pas depuis la nuit des temps, elles ne s'inscrivent pas dans la psyché des êtres qui, de génération en génération, se voient toujours de plus en plus hantés. En fait, sa survivance dépasse rarement plus de trois générations.

Alors que l'introjection est en mouvement, l'incorporation contraint à la discontinuité d'adaptation et de transformation de soi. Ce sont les conséquences d'un tel *hiatus* qui ont d'innombrables répercussions sur l'héritage généalogique. Pour mieux comprendre la souffrance psychique comme une rupture dans la chaîne filiale, outre l'inclusion, Torok et Abraham dégagent trois autres facteurs non négligeables qui mettent un frein à l'élaboration psychique « normale » : le deuil, la crypte et le

⁶ L'imago se réfère à la cristallisation interne et imaginaire que peut engendrer le surinvestissement psychique d'un sujet ou d'un objet signifiant.

fantôme⁷. Ces stades ne doivent pas être vus dans l'optique d'une gradation, mais bien au sens de phases s'affirmant les unes par les autres, les unes avec les autres, les unes au contact des autres.

1.2.2 Le deuil : l'intolérable perte

Dans le cas d'un deuil bien vécu, l'endeuillé s'approprie symboliquement l'ensemble de ce qui se rapporte au défunt, pour ensuite s'en défaire, en partie. Telle est l'efficacité de l'introjection : conserver en soi, de façon saine, une part de l'objet perdu, ce qui rend possible une certaine temporisation normale, pour ne pas dire essentielle, dans le processus du deuil. Cette régression nécessaire dans l'épreuve du deuil ne doit être que passagère, éphémère. Autrement, on en revient à l'incorporation objectale. Alimenté par l'espoir que se réincarne l'objet ou le sujet d'amour, ravivé par la dénégation de la perte, le fantasme d'incorporation inconscient est bien de l'ordre de l'imaginaire. Cela dit, pour le sujet lui-même rien n'est plus réel, il ressent avec virulence son incapacité à transcender le deuil objectal. L'effet de rupture peut occasionner, chez le survivant, l'exacerbation de l'investissement; mais contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas un surinvestissement de l'objet, mais du trou laissé vacant du vide, de la faille elle-même.

Investir narcissiquement un objet incorporé et surchargé d'affects ne laisse pas place au deuil, mais à la mélancolie où l'objet d'amour vient toujours déjà de disparaître.

⁷ Ces quatre instances (l'incorporation, le deuil, la crypte et le fantôme), développées par Nicholas Abraham et Maria Torok de 1968 à 1975, ont été reprises et explicitées dans l'œuvre de Nicholas Abraham, paru en 1978, *L'écorce et le noyau*.

L'endeuillé entretient une relation exclusive, une sorte de dialogue occulte avec l'objet perdu ou avec la perte elle-même. Il y a là, un fonctionnement en circuit fermé : la perte transforme la relation vivante avec l'objet aimé en une "relation" gelée de soi à soi, dans laquelle on s'emploie inconsciemment à ignorer la douleur ou à perdre continuellement et à perpétuité. La situation intrapsychique coïncée est teintée de fiction, car la perte a bel et bien eu lieu de manière définitive et d'un seul coup (Rand, 2001, p. 69).

Plusieurs éléments peuvent entraver le travail du deuil, qu'ils soient d'origine sociale, culturelle, politique ou familiale. La fragilité du processus de deuil rend ce dernier complètement perméable aux conjectures favorables ou défavorables de la vie. Le deuil mal vécu marque un clivage important dans la psyché du sujet transmetteur, ce qui vient porter ombrage à la préhistoire et, du même coup, à l'histoire personnelle de ses descendants. L'incorporation malade d'un objet d'amour se transpose aussi aux relations entre êtres vivants.

Nicholas Rand, dans son étude *Quelle psychanalyse pour demain?*, fait l'analogie entre le deuil ou l'exode d'un être cher et le phénomène de « membre fantôme ». Après la perte d'un membre, l'amputé persiste à ressentir le membre absent comme s'il y était encore. La douleur, le fourmillement, la froideur, tout y est, mais le membre n'y est plus. Magique ce phénomène? Certainement pas. En fait, la psyché conserve en elle les traces mémorielles des événements symboliquement ingérables, comme si le corps gardait en lui les empreintes indélébiles d'un texte qui y aurait été gravé. Mais où se cachent ces morts vivants? Où s'enracinent ces deuils indicibles?

1.2.3 La crypte : garant de l'insoutenable

On ne peut envisager l'incorporation sans considérer la crypte, lieu de conservation des affects rattachés à l'objet perdu. La crypte procède du déni, « Abraham et Torok écrivent que les mots qui n'ont pu être dits, les scènes qui n'ont pu être remémorées, les larmes qui n'ont pu être versées sont mis en conserve dans la zone clivée du Moi » (Tisseron, 2004, p. 68). C'est le lieu d'enkystement, d'enlissement où ne cessent de vivre, dans un monde parallèle et mythique, les morts magnifiés, les objets de plaisir perdus :

Le processus qui mène à la formation d'une crypte commence donc par un secret partagé. La honte due au secret partagé produit un « morcellement de la topique ». La perte de l'objet fixe un deuil inavouable qui déclenche l'incorporation de l'objet produisant une crypte, un caveau secret (Ciccone, 1999, p. 80).

Cela dit, ce qui demeure fixé, latent dans la crypte, prend, à titre d'incorporation, des proportions impressionnantes. Dans l'incapacité à se confronter au réel, l'objet d'amour se magnifie et s'idéalise jusqu'à se fixer en imago, ce qui a pour conséquence le renforcement inconscient de l'investissement narcissique.

1.2.4 Le fantôme : un funeste legs

Il a été mentionné ultérieurement que la non-élaboration d'une expérience traumatique, les secrets incorporés, les non-dits irrésolus, les morts ressuscités se greffent sournoisement à l'héritage filial. Chez Kaës, cette cession de détritibus transgénérationnelles contribue à la transmission du négatif. À ce propos, Albert Ciccone soutient que ce qui se lègue « ce n'est pas seulement le positif (histoires, romans, mythes familiaux, etc.), mais aussi et surtout le négatif, c'est-à-dire ce qui

manque [...] ce qui a été nié, refoulé ou projeté, ce qui est tu, caché, non dit, etc. » (Ciccone, 1999, p. 94). Être porteur de fantômes qui ne lui appartiennent pas, c'est le lot de l'héritier. Contaminé par des spectres passés, le sujet se trouve investi bien malgré lui d'une aura à laquelle il se subordonne entièrement. C'est en partie de cette hantise fantomale, que l'Homme se construit, se forme, se déforme pour devenir un sujet autonome. Examinons maintenant, la mécanique de formation de l'être humain.

1.3 Unicité fondamentale

La refonte de nouvelles racines dans le ventre de la mère marque l'étape névralgique du raccord intergénérationnel, du lieu de la reconsidération filiale. Espace de la répétition fondamentale, moment de translation des rôles symboliques et de déplacement de la focalisation familiale, la périnatalité témoigne d'une brèche entre rupture et continuité. De ce passage, s'ensuit une mécanique de mutation qui mène à l'élaboration de nouveaux cadres, de nouveaux repères au sein de la structure générationnelle. La fille devient une mère, le *corps-porteur* produit un corps original, façonne un être en devenir et répond directement à une certaine quête d'immortalité.

À ce stade, s'instaure d'emblée, entre la mère et son fœtus, un rapport privilégié qui, en toute absence de tiers, sert de berceau à la mise en place de l'héritage. Le futur bébé se love, dès lors, dans la toile filiale qui, en plus de se nourrir et de s'imprégner de celle-ci, se tisse à travers le corps-contenant de sa mère. Jean Guyotat parle de lien de filiation naturelle ou de « corps à corps » pour désigner cette période d'avant la séparation. Afin de rendre ce concept saisissable, Guyotat fait une analogie entre les matriochkas (les poupées russes) et cette idée d'emboîtement, de production et de reproduction, d'intérieur et d'extérieur, de contenant et de contenu.

Mère sacrifiée, corps possédant, dépendance et prolongation, la relation parasitaire entre contenant et contenu, lors de la grossesse, est marquée par la complémentarité où tant la mère que l'enfant dépendant l'un de l'autre. Une interdépendance à la fois hiérarchique et générationnelle qui, comme fondement de l'existence humaine, s'organise autour de l'investissement affectif pour la procréatrice et de la survivance pour son bébé. La relation repose non pas sur l'incohérence ou le tiraillement, comme dans la plupart des rapports humains mais, au contraire, se fonde sur une logique d'exactitude, ce qui conforte davantage la mère dans son rôle salutaire. Pierre Willequet souligne que « la puissance immémoriale qui noue [la mère à sa] progéniture est vécue comme totalement légitime et bienfaisant » (2008, p. 88). Cet état symbiotique nécessaire au stade prénatal ouvre la porte à une certaine légitimité impalpable, celle de la déficience affective ou du surinvestissement nocif. Le statut de toute-puissance que possède la mère vis-à-vis du fœtus qu'elle porte est directement en lien avec sa position particulière de « pro-créatrice », pour ne pas dire simplement de créatrice, ce qui revisite le mythe de la création humaine. Comme si le corps maternel symbolisait la traversée du *divin* vers la résurrection des échos familiaux, contribuant, à plus forte raison, à cette volonté de ne jamais se départir de cet état sacré.

Il faut bien le dire, ici, la venue de l'enfant témoigne d'une volonté inconsciente de la mère de satisfaire un désir imaginaire et symbolique : « L'enfant qui se développe dans le corps maternel reste d'ordre imaginaire. Il n'est pas réel, il reste non représentable jusqu'au jour de sa naissance [...] » (Bydlowski, 1997, p. 66). S'enclenche dès lors une double représentation de l'être à venir : l'enfant imaginaire du désir maternel et l'enfant réel et palpable. Cela dit, l'enfant-fœtus n'est qu'une partie sécable de la mère; il ne demeurera pas éternellement ce spectre imaginaire intériorisé et sécurisant.

Dès sa naissance, l'enfant s'inscrit dans un double positionnement : celui d'héritier d'une conjecture familiale⁸ et celui de légataire d'un prénom garant de sa singularité en tant qu'individu. L'attribution du nom qui confère au sujet une place unique dans sa lignée générationnelle fait référence au lien de filiation institué ou juridique chez Guyotat. Selon lui, il faut situer l'institution comme un réseau symbolique structurant où « [s'organisent les] rapports entre les individus avec des points d'articulations, une hiérarchie des rôles qui se répartissent et se conjuguent entre eux, des règles d'appartenance avec un dedans intime et un dehors étranger [...] » (Guyotat, 1995, p. 33). Et alors, comment se construit-il ce nouveau-né involontairement programmé et inscrit dans une structure préexistante?

1.4 D'imago à idéaux

Si, comme l'entend Patrick Genvresse, il n'y a pas de filiation sans transformation, de toute évidence, il n'y a pas de transmission sans transformation non plus. Ces changements, activés par l'intermédiaire de modèles dominants, donnent lieu à la mise en place des premiers paramètres de formation identitaire. Tributaire des idéologies véhiculées par les figures dominantes, grandement influencée dans sa construction psychique; l'identité du sujet humain découle, en partie, de son expérience relationnelle fondamentale. La référence identitaire à certains modèles présents dans le système familial ne fait pas que sous-tendre le dispositif psychique et social, mais module aussi le support affectif chez l'enfant. Le processus identificatoire n'est pas palpable ou repérable de prime abord, il passe de manière inconsciente au cours du transfert intergénérationnel. L'ensemble de cette opération identitaire s'enclenche dès la naissance du nouveau-né qui, encore baigné

⁸ En recevant un patronyme, l'homme se positionne automatiquement dans une lignée filiale.

dans le cocon maternel, ne peut arriver à distinguer la bipartition des deux corps, des deux êtres, des deux identités (mère/enfant.)

1.4.1 Référent identitaire : le retour des morts vivants

Le processus formateur incontournable et universel à la structuration mentale, puis à la compréhension du monde, passe d'abord par le référent maternel. Comme environnement premier de reconnaissance, la mère fait figure d'attachement originaire. Puisqu'elle est la seule, de ses seins gorgés de lait, à pouvoir abreuver le nouveau-né, elle incarne, pour ce dernier, le symbole suprême et inégalable du plaisir originel. Traductrice du monde, l'imaginaire maternel est le modèle de référence dominant dans le processus identificatoire, certes, mais Winnicott pousse cette idée encore plus loin en soutenant que « "le bébé n'existe pas", il n'existe qu'en relation à sa mère, à l'intérieur de l'unité mère-infans⁹ » (Bergeret-Amselek, 2002, p. 39). Ne peut-on pas affirmer de cette dyade que la mère ne subvient pas qu'aux besoins du nouveau-né, mais comble principalement, pour elle-même à travers son enfant, ses propres désirs anticipés?

Pour sa part, l'enfant s'approprie ce que, sur lui, sa mère projette. Par principe de réciprocité, le regard que la mère pose sur son enfant modèle sa formation individuelle. Il se perçoit par l'entremise de cette *mère-miroir*, ce qui le mène à se faire une image de lui-même préalablement passée sous le transcendant œil maternel. L'enfant intériorise ainsi une part de sa mère qui se transpose en lui comme une toile de fond sur laquelle adviendra, petit à petit, l'identité subjective et autonome qui le définira une fois grand.

⁹ Infans : enfant n'ayant pas encore fait l'acquisition du langage.

Jusqu'ici, aucun problème. Il va de soi que l'être humain est, de prime abord, influencé par son entourage et que ce dernier lui inculque des valeurs auxquelles, enfant, il adhère sans trop se poser de questions. Ce qui est moins patent, c'est qu'outre les principes idéologiques, la tradition et les croyances volontairement transmises, le système familial - particulièrement la mère de par sa position essentielle - véhicule aussi ce qui n'est pas palpable ou consciemment manifeste. Les paroles, les remarques, les gestes témoignent d'une part inconsciente et sont souvent ponctués d'illogismes ou de non-sens :

Le discours maternel comprend, bien entendu, tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle ne dit pas. Ou mieux : le discours maternel inclut ce que la mère ne dit pas dans ce qu'elle dit. C'est à partir de là que se constitue l'inconscient de l'enfant. On pourrait donc dire que la mère (et en général la famille) est une machine à influence. Toutefois, si les mots et les non-dits maternels ne comportent pas, en plus de l'inconscient familial, un secret, le langage pourra fonctionner comme un instrument de séparation d'avec la mère (Note inédite de N. Abraham, datée du 22 janvier 75, cité par Nicholas Rand, 2001, p. 58).

L'enfant, témoin des contradictions et des conflits psychiques de sa mère, assimile à son tour les incohérences de cette dernière. Cela n'est pas sans rappeler le principe d'introjection défini par Torok et Abraham. À cet égard, il est aussi vrai que l'appropriation partielle de l'autre, élaborée convenablement, permet la prise de conscience, la transformation et la structuration du moi. Pour leur part, Abraham et Torok prétendent, au sujet de l'infraverbal, qu'« [un] dire enterré d'un parent devient chez l'enfant un mort sans sépulture » (1978, p. 297). Les mots porteurs de symptômes indicibles ne se terrent jamais complètement.

Le processus de transmission intergénérationnel ne se pose pas comme un fait bon, mauvais ou jugeable. Direct, le phénomène transférentiel implique une non-discrimination des éléments présents dans la mécanique de passation. Comme l'a mentionné René Kaës par son principe de légation du négatif, la transmission d'un héritage n'est pas que positive; elle s'organise aussi « à partir de ce qui est non

seulement faille et manque [...] mais à partir de ce qui n'est pas advenu, ce qui est absent d'inscription et de représentation, ou de ce qui, sur le mode de l'encryptage, est une stase sans être inscrit » (Kaës, Faimberg et *al.*, 2001, p. 12). Imaginons la complexité du développement identitaire des enfants dont les parents portent en eux des souffrances psychiques irrésolubles. Ceux-ci se font imposer une souffrance inconsciente difficilement évaluable, puisqu'activée au sein même du dispositif psychique familial.

L'identification, en plus de procéder des figures influentes et des contradictions qui les façonnent, porte en elle les éléments fondamentaux qui ont modelé les modèles structurants. L'héritage que lègue la mère à son enfant est en corrélation directe avec ce qu'elle a elle-même reçu¹⁰. Tant l'histoire que la préhistoire n'appartiennent pas qu'au sujet, mais aussi aux êtres inscrits dans sa lignée générationnelle. Les marques du passé qu'intègre le sujet, lors du processus de transfert puis par l'entremise de l'identification, viennent s'ajouter à l'ensemble des composantes constitutives de sa personne.

On en revient à ce que Torok et Abraham ont étudié ou à ce qu'Alain de Mijolla nomme *les visiteurs du moi*¹¹. Ces visiteurs intemporels ce sont les non-dits, les fantômes enkystés par incorporation, les deuils ininterrompus ou gardés secrets; autrement dit, ce sont les traumatismes non élaborés. Ces états de non-intégration ou d'impossible résistance aux spectres antérieurs adviennent de manière inconsciente puis se fondent à l'armature de l'identité en construction. La charge traumatique de

¹⁰ Que ce soit connu ou non de la mère; cette dernière s'est elle-même construite de ce qui habitait sa propre mère, de ce qui lui a été légué en héritage (tant les contradictions que les influences).

¹¹ D'où le titre de son célèbre ouvrage : *Les visiteurs du moi*, dans lequel il pose la question suivante : « "Je est un autre", avait lancé Arthur Rimbaud pour défier le monde des certitudes qu'il sentait craquer autour de lui et en lui. Certes, mais quel autre?... "Quels autres?" [...] » (Alain de Mijolla, 1986, p. 9).

l'histoire familiale, telle une bombe à retardement, ressurgit dans la psyché de ses descendants.

1.4.2 Surinvestissement : au pays de Narcisse

L'histoire de la famille, les expériences traumatiques et le manque en héritage porté par un des parents contribuent à intensifier la logique narcissique dans le rapport parent/enfant. Sous le signe du fantasme, cette dynamique relationnelle se fonde sur la sauvegarde captive d'un état de passage. Un tel processus de cristallisation repose sur le système émotif, qui, fragilisé, contraint le sujet à la régression affective.

Pour Haydée Faimberg, le narcissisme doit être compris comme suit :

[...] l'amour porté par le moi à soi-même et aux objets, basé sur l'illusion qu'il a d'être le centre et le maître du monde. Cet amour passe par le moi, qui s'aime comme objet, et cet amour, comme cette illustration, est en rapport avec la constitution même du moi (Faimberg, 1981, p. 1351).

Alimenté par le fantasme de reproduction du même et la quête d'immortalité, le narcissisme constitue le troisième type de lien de filiation institué par Jean Guyotat¹². La force d'attachement que soutient l'identification projective est à un tel point empreinte de narcissisme qu'elle peut mener à la négation complète de la différence, à l'improbabilité absolue de la différenciation. Murray Bowen¹³ explique

¹² Voici une récapitulation des trois types de liens de filiation qui ont été mis de l'avant par Jean Guyotat : de corps à corps (réel), instituée (symbolique) et narcissique (imaginaire).

¹³ L'apport exceptionnel du docteur Murray Bowen (1912-1990) a porté, entre autres, sur la dynamique qui s'opère et s'articule à l'intérieur des systèmes de thérapies familiales.

concrètement la façon dont peut s'opérer, au cœur même du narcissisme, la perte de contact de l'autre au profit d'un repliement sur soi :

Le processus commence donc avec l'angoisse de la mère. L'enfant y répond aussi par de l'angoisse qu'elle perçoit de manière erronée comme étant un problème existant chez lui. Le parent va faire anxieusement des efforts pour montrer sa sympathie, sa sollicitude; il débordera d'énergie hyperprotectrice mais qui sera plus déterminée par l'angoisse maternelle que par la réalité des besoins de l'enfant. C'est ce qui est à l'origine de l'adoption d'un modèle d'infantilisation et l'enfant devient de plus en plus fragile tout en ayant des exigences de plus en plus nombreuses (Bowen, 1984, p. 94).

Toutefois, le système narcissique porte en lui une contradiction fondamentale puisque l'objet est essentiel afin que le sujet puisse s'affirmer. Parallèlement, comme celui-ci se déclare autosuffisant, de par l'amour qu'il se porte, l'autre n'a pas sa place. En fait, le narcissisme fonctionne sur le principe de plaisir/déplaisir. La personne narcissique voit le *moi* comme procurant du plaisir ou comme objet d'appropriation (amour narcissique) et le *non-moi* comme générateur de déplaisir ou comme objet d'intrusion (haine narcissique). Dans la relation mère/enfant, le procédé narcissique se transpose comme suit : « J'aime, je suis : cela veut dire que l'objet conçu comme bon c'est moi. Je hais, tu es, cela veut dire que le "mauvais objet", c'est toi » (Kaës, Faimberg et al., 2001, p. 69). Conditionnée par le renoncement à « l'enfant mauvais », la volonté maternelle à conserver, sur un mode d'appropriation inconsciente, la figure idéalisée de l'enfant, l'engage à la surenchère de la faute. Ainsi s'instaure un rapport mère/enfant où ce dernier se voit incorporé à l'imaginaire maternel, où l'enfant ne demeure que comme l'achèvement fictif d'un corps vampirique.

1.4.3 Absorption objectale : voici mon corps livré pour vous

Introduire l'autre en soi, c'est aussi se remplir de l'autre ou le dévorer. Manger l'objet d'amour comble le vide de celui qui l'absorbe, mais ouvre tout grand la porte à la destruction du sujet ingéré. L'incorporation ne laisse aucune chance à l'être désincarné de se construire si ce n'est au risque de se blesser, de décevoir ou de se défaire du sujet fondateur. Ce stade, dit cannibalique¹⁴, baigne complètement dans le fantasme. Ce mode d'autoconservation ou d'infanticide symbolique est fondé sur l'imaginaire à un tel point qu'il est juste d'affirmer que la mère se remplit de son enfant et du même coup le remplit en elle, d'elle-même. Conséquemment, l'enfant cannibalisé par sa mère¹⁵ ne peut rivaliser contre une représentation idéalisée de lui-même, « [...] tout enfant vivant a pour double un enfant mort au désir de sa mère, que le désir inconscient maternel ne se satisfait complètement d'aucun enfant vivant » (Bydlowski, 1997, p. 86). Dans un tel état de régression psychique, le *cannibale* ne fait qu'intensifier davantage la portée démesurée de son hypernarcissisme.

En se concentrant davantage sur l'exposition des bases théoriques et des procédés de cession transgénérationnelle, on peut constater que jusqu'à maintenant il a été peu question des véritables effets de réception de l'héritage. La section qui suit traitera de la façon dont l'enfant parvient à se former dans ce marasme duquel il provient.

¹⁴ C'est en 1916 que Karl Abraham, médecin et psychanalyste allemand, liera, pour la première fois, le terme de cannibalisme au phénomène fantasmatique d'absorption objectale.

¹⁵ N'oublions pas que la mère est toute-puissante pour l'enfant, que son statut de modèle identificatoire lui confère un pouvoir éminent.

1.5 Production et reproduction

Bien qu'il demeure et demeurera l'enfant de ses parents, bien qu'il soit investi ou surinvesti des affects de ces derniers, l'adulte en devenir doit, à un moment ou à un autre, s'émanciper. Si la naissance de l'enfant témoigne de la séparation première (bipartition des corps mère/enfant), ce moment de passage important n'est que le précurseur de plusieurs autres. C'est, en partie, de ces coupures que l'être humain se forge une individualité. L'avènement de l'espace du « je », à titre d'instance singulière, donne lieu à une reconfiguration systémique dorénavant axée sur le décentrement d'autrui, permettant ainsi une prise de conscience de son propre être-sujet. L'entrée dans une institution scolaire, grâce à la stimulation sociale, aux influences et aux confrontations qu'entraînent les interactions entre divers sujets, donne un second coup d'envoi au progressif désengagement familial. De même, la période de l'adolescence, comme pilier du détachement, contribue à l'authentification de soi.

À chacun de ces stades, l'enfant est à la fois confronté à sa mère, en tant que femme phallique (omnipotente, autodétentriche et créatrice de tous les plaisirs) qui conserve en elle une image fantasmée de lui-même, et à lui-même comme être en construction identitaire. Qu'en est-il pour cet enfant qui reçoit ce *double bind*¹⁶ : celui de s'autonomiser tout en préservant une certaine indifférenciation face à la *mère-méduse*. D'une façon ou d'une autre, l'enfant ne peut pas être à la hauteur. S'autonomiser, c'est tenter de prendre un chemin vierge, c'est se contraindre au renoncement du désir maternel; être le double, c'est accepter de demeurer dans la dynamique plaisir/déplaisir. Confusément pris entre production et reproduction, le

¹⁶ Le terme *Double bind* a été emprunté à la théorie de la schizophrénie développée par l'anthropologue américain, Gregory Bateson, pour traduire l'idée d'un double message discordant.

descendant porte une astreignante responsabilité de laquelle il n'arrivera jamais à s'affranchir entièrement : celle de sa dette de vie.

Il ne faut pas oublier qu'en enfantant, la mère se libère de l'« endettement » qu'elle a elle-même perçu de sa propre mère. Aldo Naouri, dans son œuvre *Les filles et leurs mères*, parvient à mettre en mots ce qui sous-tend fondamentalement le contrat tacite avivé au cœur de la dyade mère/fille :

Je serai en quelque sorte, à jamais tapie en toi. Tout ce que tu percevras du vaste monde, tout au long de ta vie et dans quelque domaine que ce soit, tout ce que tu penseras, tout ce que tu en concevras, sera, que tu le veuilles ou non, que tu l'admettes ou non, que tu le saches ou non, réfracté par le dépôt dont je te donne acte [...] Par moi tu as pris vie. Je veillerai à ce que tu puisses indéfiniment le sentir, t'en réjouir, t'en enorgueillir, en profiter sans pudeur et sans limites. Ainsi, par toi, serai-je assurée de continuer de vivre. À jamais, aussi (1998, p.51).

Il n'est pas surprenant que de ce couple mère/fille découle un insoluble sentiment d'imputabilité. Pour l'enfant, comme pour la mère, la culpabilité s'alimente tant du fantasme de reproduction du même que de la volonté d'autonomisation du sujet. L'effort mis par le sujet-enfant pour s'éloigner de la mère accroît la culpabilité, de cette dernière, qui, par protection, ravive davantage son emprise sur l'objet de désir. Cette intrication n'a pour effet que de renforcer le fantasme de reproduction du même.

1.5.1 Dédoublement : « miroir miroir, dis-moi qui est la plus belle? »

La particularité de la mimétique, ou mimésis, réside dans le fait que l'enfant se retrouve tant dans une position de succession que de similitude, à la fois inscrit dans le registre diachronique générationnel et participant de l'effacement complet de cet ordre « logique » des choses. L'identification exacerbée à la figure fantasmagorique

de la *mère-Dieu* est en fait un moyen de défense contre la culpabilité que ravive cette dernière et l'angoisse de la possible perte d'identité que risquerait d'entraîner la séparation pour le sujet dupliqué. Les recherches effectuées par Boszormenyi-Nagy sur la dynamique familiale l'ont conduit à dépeindre cette mécanique comme suit : « Alignment on such functional or emotional-experiential levels are significant relational dimensions of family alignment based on guilt-laden loyalty issues as they are affected by the balance of reciprocal obligations and merits » (1973, p. 38). Ainsi, l'implication d'une culpabilité sacrificielle dans l'organisation *intrafamilial* tend à la concordance relationnelle.

La formation spéculaire où l'enfant se retrouve dans la position cristallisée d'ombre de sa mère, comporte certains inconvénients. Un tel jeu de miroir se fait au risque de voir ressurgir des blessures enfouies ou des failles portées par la mère; de faire revivre des fragments d'histoire que réprime ou ignore complètement cette dernière, et qu'elle se refuse certainement à déterrer.

Cela dit, la mimesis est perçue comme dissymétrique par les sujets qui y sont impliqués. L'équivalence identitaire et la répétition s'articulent de manière inconsciente et ne sont pas perceptibles de prime abord. Cependant, l'avènement d'un tiers, dans un univers aussi clos, peut donner lieu à un certain équilibrage, à une perspective différente à l'égard des instances aux prises dans l'engrenage mimétique.

1.5.2 Autoformation : l'effet phénix

Définissons ce que l'on entend, pour un sujet, par autoformation ou fantasme d'auto-engendrement. Le phénix¹⁷ est « la transposition la plus significative de ces

¹⁷ Oiseau mythologique au plumage vivement coloré, qui vivait plusieurs siècles et se brûlait lui-même sur un bûcher pour renaître de ses cendres.

fantasmes d'autoformation » (Kaës et Anzieu, 1984, p. 15). Asexué, sans origines, autogène, l'oiseau ne dépend de rien ni de personne. Selon un mouvement cyclique et perpétuel, le phénix passe de l'autoformation à l'autodéformation, d'un état de suicidé à celui de renaissance. Maître incontesté de son univers, cette figure étrangère à tout lien filial ou altier est tout à fait représentative de l'état recherché par celui qui se désengage de sa lignée filiale.

Refuser la faille, être la cause et l'effet, vivre et mourir répétitivement pousse, ipso facto, à se croire immortel et invincible. Selon cette idée mythique, le sujet est son propre objet de désir ou de consommation. Si l'enfant n'est pas - ou n'est plus - l'objet de désir de sa mère et qu'il n'arrive pas à colmater ce vide qu'entraîne en lui la rupture, par transposition, son seul désir ne peut que s'incarner en lui-même. Le sujet, par défense contre l'angoisse et la culpabilité résultant de la cassure d'avec le système référentiel, se surinvestit de son propre pouvoir narcissique. Il se met au monde au cœur d'un microcosme blindé dans lequel aucune zone frontière ne subsiste.

1.5.2.1 Renversement des rôles

Si la répétition du même témoigne d'une quasi-équivalence des positions symboliques dans la structure relationnelle des membres d'une famille¹⁸, l'autoformation repose sur le fantasme de renversement des rôles systémiques. L'*autogenèse* ne laisse aucune place à la structure hiérarchique conventionnelle entre les générations. Un tel bouleversement dans la dynamique filiale s'articule autour d'une représentation imaginaire des instances constitutives du groupe-famille.

¹⁸ Si chacune des instances filiales sont en miroir les une avec les autres, compte tenu de la répétitivité successive des positions structurantes dans l'espace de la mimésis, il n'est pas faux d'affirmer que symboliquement cela entraîne une adéquation entre les membres inscrits dans la fratrie.

À son paroxysme, le fantasme d'auto-engendrement mène à l'annihilation complète des figures structurantes. Narcissique, de crainte d'être *dé-formé* par autrui, le sujet renie tout ce qui a trait au lien filial. Toutes traces du passé ainsi volatilisées, il n'existe plus, pour le sujet, qu'un *à venir* dans l'ordre du temps. Concrètement, l'enfant ne se perçoit plus comme le produit de ses parents : il s'octroie la place qui leur revient ordinairement de droit selon la logique de la succession généalogique. Il devient, en lui-même et pour lui-même, l'incarnation originelle : procréateur et progéniture en un même corps, en un même espace-temps. Dans un tel cas, le sujet affranchi doit s'approprier une histoire qui lui est propre, tout en conservant une certaine unité de sens. Voici un nouveau projet identificatoire auquel doit se soumettre celui qui s'autonomise. L'élaboration fantasmagorique du roman familial et du mythe fondateur permet au sujet autogène de donner sens à son statut tout en se préservant des dédales filiaux.

1.5.2.2 Création

La mise en scène, par transfiguration, de l'histoire d'un sujet que permet le processus créateur, procède de la consolidation identitaire et de l'affirmation de soi. L'acte de création, en ce qui a trait à l'autoformation, tient lieu de garant faute d'avoir rejeté son héritage filial du revers de la main. La trame narrative, dans le cas de l'écriture romanesque, ouvre la porte à une véritable réédification du monde, une reprise en charge, par le sujet, d'une existence nouvelle. Celui qui revêt la posture de l'écrivain tend habituellement à accéder à un espace qui appelle à

[embrasser] le Tout, [à] être la matière elle-même pour savoir ce qu'elle pense et la voir se faire, [à] régner sur toutes choses par la seule puissance d'une psyché bien retranchée dans sa propre splendeur, et par là, [à] se mettre [lui-même] à l'origine de la vie [...] (Robert, 1972, p. 336).

Toutefois, loin d'être salvateur, le récit doit être perçu, avant tout, comme un projet identificatoire duquel découle un témoignage d'impression. Le génie de l'acte d'écriture - et de l'art en général - réside dans sa propension, par l'entremise du dispositif psychique, à donner accès, pour celui qui s'y aventure, à une matière tout à fait originale. Cela consiste en une démarche totalement singulière visant à se laisser pénétrer d'un *autre soi* en vue de la mise en œuvre d'un autre vécu.

Il ne faut pas, ici, sous-estimer l'expression « totalement singulière », car l'élaboration fragmentée d'une histoire ne demeure qu'un témoignage centriste, qu'une formation structurée, a posteriori, et restaurée subjectivement. Simon Harel soutient que « [le] témoignage (d'autrui) ne peut à cette occasion qu'être inopérant puisque l'altérité mise en scène délègue toujours la figure d'un auteur-narrateur qui assure le maintien du récit » (1994, p. 60). Le récit de soi, par soi, présuppose un auteur qui est à la fois maître d'œuvre, témoin et acteur de sa propre histoire. La toute-puissance narrative renvoie à la conception fantasmée du soi autoformé, ce qui est d'autant plus vrai dans le cas de l'écriture autofictionnelle. Omnipotent, l'écrivain reconstruit, déconstruit et colmate des bribes de son histoire. La structuration discursive d'un tel genre littéraire fait appel à un contenu réel, bien que le cadre symbolique auquel ce dernier se superpose soit totalement renouvelé.

L'autofiction, en plus de permettre au sujet créateur de se plonger dans une certaine démystification de l'expérience humaine, engage, par la mise en perspective que suppose la réinvention de soi, une réflexion sur son propre vécu, son récit de vie, son intériorité et sa place dans le dispositif générationnel. « [Le] narrateur co-naît avec le récit par lequel il se raconte, le sujet vient à l'existence en posant un "je" énonciatif qui organise de façon autoréférentielle tout à la fois un espace de discours et un espace existentiel » (Delory-Momberger, 2004, p. 221). Le mode narratif, dans ce type d'activité transformatrice, contribue à rendre compte de l'alternance entre réalité et fiction, passé et présent, intérieur et extérieur, contenant et contenu.

Pouvoir se former, s'approprier son récit de vie, repose entre autres sur l'authentification de soi dans l'élaboration de l'œuvre. Les différents stratagèmes dialectiques mis de l'avant dans les écrits autofictionnels se nourrissent de cette reconquête de soi. Le ton personnel d'un « je » introspectif, qui renvoie habituellement, dans les œuvres autofictionnelles, au même nom propre (auteur, narrateur, sujet), en témoigne. Le sujet énonciateur cherche, à l'aide de divers procédés discursifs, à abolir la frontière entre son être réel et son double de papier, son double fantasmé.

L'ossature textuelle de l'œuvre émane également de l'autoformation identitaire. La trame narrative, tout autant que la configuration de la mise en page qui la sous-tend, contribue à l'équilibre entre contenu et contenant. *L'intériorité-thématique* et le *corps-matériel* de l'œuvre de création doivent se répondre l'un et l'autre, être en concordance afin de créer un ensemble harmonique, une atmosphère significative et témoigner de la préhension du maître sur son ouvrage. L'auteur recourt à une structure efficace et à l'image de son récit, ce qui correspond tout à fait à sa volonté de toute-puissance. Il tend à la singularité, à la signature autonome et unique de sa création. Que ce soit par la fragmentation narrative, les fréquents mouvements d'aller-retour, les bris temporels ou l'hybridité du ton, l'objet-livre, en lui-même, sous-tend l'élaboration introspective de son auteur. De même, cela donne à l'écrivain le pouvoir d'ajourner sa mort, de s'inscrire à tout jamais dans la trame de l'existence.

1.5.3 Hybridité : ni tout un, ni tout l'autre

Des positions aussi catégoriques sont-elles soutenables? Un être peut-il, immuable, demeurer dans l'un de ces états-frontières sans risquer de défaillir? Si la

mère tente de conserver en elle son enfant (comme mentionné précédemment), ce dernier, en dépit de sa volonté d'affirmation individuelle, cherche sans cesse inconsciemment à retrouver, lui aussi, cet état primaire de béatitude. De cette quête impossible, toujours idéalisée et à tout coup décevante; de cette culpabilité que s'efforce de rejeter le sujet formant et qui revient inlassablement; de cette position de semblable ou de dissemblable qu'il défend, la satisfaction entière qu'espère celui-ci n'advient jamais :

Le dilemme auquel se trouve confronté le sujet en formation peut apparaître ainsi : ou bien renoncer à cet idéal pour n'être pas encore davantage déformé, - mais c'est maintenir le soi défaillant; ou bien maintenir la visée de cet idéal pour y conforter l'image de soi défaillant, - mais c'est rencontrer inévitablement la déception et l'attaque. Dans les deux cas, c'est la pulsion de mort qui triomphe, en rapport étroit avec l'idéalisation narcissique (Kaës et Anzieu, 1984, p. 73).

Le sujet oscille constamment entre deux pôles, passant de l'affiliation à la désaffiliation. Il glisse d'une position de formateur (autarcique et omniscient) à la position de récepteur (formé par le sujet-modèle) puisque c'est de ces bipolarités fantasmatiques qu'il provient.

Bref, malgré toute sa volonté, l'homme n'arrive jamais à se défaire complètement de cette alliance inconsciente et biface de laquelle il a involontairement hérité et qui le suivra, de façon plus ou moins apparente, tout au cours de sa vie. Comme l'exprime si bien Boris Cyrulnik : « Le paradoxe de la condition humaine, c'est qu'on ne peut devenir soi-même que sous l'influence des autres [...] Le "Je" ne peut exister qu'à l'intérieur d'un "Nous" auquel il appartient » (1993, p. 101). Ainsi, nous sommes dépositaires de cette contrainte paradoxale que, du fait même d'exister, nous perpétons.

Redevenu poussière / le vent me chasse
Les méandres du départ / fissurent mon nom
J'ai le désordre / la distance aléatoire

Robert J. Mailhot,
Nafragé de l'heure bleue, p. 56.

CHAPITRE II

BORDERLINE : ENTRE L'OMBRE ET LA LUMIÈRE .

La construction identitaire se révèle un processus épineux conditionné non seulement par le sujet lui-même, mais aussi, en grande partie, par les événements traumatiques inconsciemment légués par des générations antérieures. Marie-Sissi Labrèche, dans *Borderline*, met en lumière de manière exhaustive la complexité de la transmission intergénérationnelle. C'est à travers le regard de Sissi que prend sens le mécanisme de formation. La dynamique relationnelle dans laquelle elle s'inscrit permet de saisir la portée des figures influentes et les effets concrets qui s'opèrent au cœur même d'une filiation féminine.

2.1 Repères identitaires et bipolarité

2.1.1 Modèle antagonique : Mère-Néant/Mère-Trouble

Initialement, la mise au monde d'un enfant suppose la présence d'une mère apte à subvenir aux besoins primordiaux de son nourrisson. L'archétype maternel, comme mentionné antérieurement, en raison de son statut supra-individuel, implique la prise en charge d'un nouveau-né complètement dépendant et subordonné à la bienveillance que se devrait de lui prodiguer celle qui l'a enfanté. L'expérience relationnelle entre la mère et son enfant, comme fondation de la construction identitaire humaine, présuppose certaines aptitudes primordiales. Cela dit, dans certains cas, l'actualisation de celles-ci s'avère tout à fait utopique; ce qui n'empêche pas les femmes d'avoir des enfants. Certaines mères n'arrivent tout simplement pas à assumer la place qui leur est conférée. Selon Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich, dans *Mères-filles une relation à trois* : « Une mère instable est défaillante en ceci qu'elle est incapable d'offrir à ses proches - et notamment à ceux qui dépendent d'elle - des réactions suffisamment prévisibles pour faire fonction de référence, de repère, d'appui » (2002, p. 212). C'est le cas de la mère de Sissi dans *Borderline* qui est aux prises avec des phases de délires intenses la propulsant dans une conception altérée de la réalité. Elle se voit indisposée à endosser le statut normal auquel elle est vouée.

Coupée littéralement de l'univers qui l'entoure, la plupart du temps, la mère de Sissi, en quelque lieu qu'elle soit, s'expose à un éventuel égarement psychique, voire une désertion complète de son corps par son esprit. *Mère-spectrale*, elle ne peut assurer ni la stabilité ni la sécurité - affectivité inhérente au statut d'une mère envers sa fille. Dans l'œuvre *Blonde*, biographie fictive de Marilyn Monroe qu'a écrite Joyce

Carol Oates en 2000, un court passage résume bien l'idée de présence et d'absence simultanée : « Lorsque je suis née, le 1^{er} juin 1926, dans la salle commune de l'hôpital du comté de Los Angeles, ma mère n'était pas là. Où elle était, personne ne le savait! » (p. 48). Il en est de même pour Sissi dont la mère s'efface et « se [réfugie] trop souvent quelque part dans sa tête où [sa fille n'a] pas accès » (Labrèche, 2003, p. 19). Ce n'est pas qu'en voguant mentalement dans des lieux insondables que la mère se retire; c'est aussi lors de ses nombreuses hospitalisations qu'elle disparaît du monde de sa fille.

Avant même l'arrivée de la parole comme pôle naturel de communication, le regard tient lieu de premier langage structurant (sect. 1.4.1). Dans le cas de la mère de Sissi, absente tant à sa fille qu'à elle-même en raison de la gravité de sa maladie, elle ne peut porter sur son enfant les fondamentaux regards approbateurs ou réprobateurs, ceux qui fixent les règles, qui mettent des limites, qui étayent l'armature psychique. L'impossible lien visuel, causé par son instabilité et sa confusion, ne permet pas la mise en place d'un lien identificatoire parental. La mère présentée ici est qualifiée, par sa fille, d'hologramme ou d'affiche. Autrement dit, « ses yeux remplis de dépression » (Labrèche, p. 20) n'ont d'égal que les paroles confuses qui sortent de sa bouche d'aliénée.

Une contradiction fondamentale émerge d'une telle fragilité maternelle. Puisque la mère de Sissi est incapable de subvenir à ses propres besoins, c'est sur les épaules des autres membres du groupe-famille que retombe le poids de la responsabilité de la survie de cette dernière. Cette femme dépendante devient, par conséquent, un être beaucoup trop présent pour ceux qui l'entourent. Sissi en trace le portrait suivant: « Elle est comme ça ma mère, il faut toujours qu'elle ait toute l'attention sur elle, qu'elle soit le point de mire. Le pire c'est qu'elle réussit toujours, même avec moi » (Labrèche, p. 30). Sa folie la rend tellement vulnérable que tel un enfant, elle nécessite une attention soutenue. De cette incapacité à être mère advient un premier

déplacement symbolique significatif dans l'univers immédiat de Sissi, celui de la substitution parentale. La place de la mère, avec les fonctions qui y sont rattachées, est alors reprise par la grand-mère de Sissi. Le lien de verticalité initial entre la mère et sa fille est remplacé par un rapport égalitaire où Sissi et sa mère se retrouvent au même rang générationnel: « [...] ma mère est ma sœur, ma grand-mère est ma mère [...] » (Labrèche, p. 63). Une telle désarticulation de la logique de filiation témoigne de la première rupture dans la chaîne symbolique familiale. Dès lors, les effets de cette réorientation structurelle ont des répercussions sur l'héritage intergénérationnel qui en découle.

2.1.2 Substitution : angoisse de la perte

La proximité relationnelle immédiate et réconfortante, devenue impossible dans le cas de ce dessaisissement maternel, se voit sublimée par la prise en charge de la grand-mère : « Ainsi l'enfant [vient] suppléer au vide vacant laissé par sa mère chez sa grand-mère » (Guyotat et Fédida, 1986b, p. 61). C'est alors au modèle identitaire grand-maternel que revient le devoir de fournir à l'enfant des repères structurants et affectifs. La *Mémé* de Sissi prend, par conséquent, la place de première séductrice, devenant ainsi la figure de référence et d'attachement initial pour sa petite-fille. La valeur symbolique du lien fondamental, bien que transposé à la figure grand-maternelle, se joue de manière identique au dispositif existant dans la relation d'une mère avec son enfant. Toutefois, ce qui demeure inaccessible à la figure de remplacement, c'est l'inévitable lien de corps-à-corps - contenant/contenu - duquel seule la mère est garante. Le caractère sacré de l'interrelation anténatale entre l'enfant et sa mère, grâce à la satisfaction d'un désir imaginaire qu'il réactualise sans cesse et étant donné qu'il est et demeurera le fondement du lien réel entre ces deux individus, a une fonction continue tout au long de la formation psychique de l'enfant.

Le lien filial entre l'aïeule de Sissi et cette dernière repose d'emblée sur un principe inégalitaire. Mère supérieure, la grand-mère endosse entièrement ce statut à la fois hiérarchique - par l'écart générationnel - et symbolique - par la substitution maternelle. De telles conjonctures laissent place à une véritable illusion dictatoriale que cautionne et exploite sans bornes la grand-mère. En effet, cette vieille femme apparaît comme n'ayant besoin de personne, comme étant toute-puissante et inflexible. Sa façon de se montrer despotique va en ce sens. Sissi perçoit son aînée comme suit : « Ma grand-mère avait un contrôle absolu de tout. Ma grand-mère, elle est comme ça, elle aime tout contrôler. Ça la rassure, ça la reconforte dans sa vieille peau toute plissée. Elle a l'impression d'être nécessaire » (Labrèche, p. 103). La place au sommet de la lignée lui revenant de droit, la grand-mère l'occupe avec impétuosité.

De façon contradictoire, cette femme directrice se révèle en fait totalement dépendante d'autrui. Son statut de doyenne n'a de sens que s'il est avalisé par les membres du groupe-famille. Sans témoin, sans Sissi pour écouter ses allégations mensongères et les cautionner, elle n'a plus de place; son rôle s'effrite, elle n'est rien. Sa supériorité ne peut exister que si un sujet lui attribue ce rôle ou s'il consent à ce que cette femme prenne cette position. Elle peste contre les autres non pas tant parce que, selon elle, sa suprématie les surpasse, mais parce que la grand-mère craint, plus que tout, qu'un sujet exogène - l'Autre - ne vienne fragmenter son univers.

2.1.2.1 La genèse

Le sentiment de dépendance à l'égard d'autrui que dissimulent les discours vindicatifs de la grand-mère met en lumière l'impossible gestion d'un passé

défaillant. Si l'héritage teinte les rapports actuels entre les membres d'une même famille et conséquemment perturbe la construction intrapsychique de ces derniers, il est logique de se questionner sur l'élément déclencheur qui donne lieu tant de répercussions insoupçonnées sur les générations subséquentes. Dans le cas de *Borderline*, la clé se trouve dans ce petit passage qui, bien qu'il puisse sembler insignifiant, supporte la dynamique féminine de la filiation :

Le drame qui plane constamment au-dessus de ta tête. Cette culpabilité que tu as toujours si mal supportée. Tes deux enfants morts : un an et demi et six mois. Deux petites filles. C'est pour ça que tu m'étouffes et que tu as étouffé ma mère [...] (Labrèche, p. 140).

L'incapacité de cette mère à faire le deuil de ses filles nous ramène directement aux études réalisées par Torok et Abraham (sect. 1.2). D'abord, la disparition d'un objet d'amour (la mort des fillettes) engendre une dénégation complète de cette perte. Niant la réalité, se terrant dans une fixité imaginaire et surinvesti d'affects, la grand-mère ingère la non-élaboration d'un deuil qui ne cesse de s'intensifier et par conséquent, de se réactualiser dans ses rapports avec autrui. L'insaisissable incapacité du travail du deuil - ou l'impossible introjection de la perte - octroie une puissance indéniable au principe quasi surnaturel de la *surmortalité* (la survivance intrapsychique, au-delà de la mort, d'une charge affective dénaturée qu'entretient la grand-mère à l'égard de ses deux petites filles mortes). Le fantasme de voir se réincarner les êtres décédés propulse dès lors tous les liens filiaux ainsi que les relations affectives qui en découlent dans la sphère narcissique. Cette attente de la *terre promise* ne fait que donner davantage de puissance au cadavre disparu, lequel vit encore plus concrètement dans la fantasmagorie que dans la réalité. Conférer à l'évènement de deuil un statut imagoïque permet à la grand-mère de compenser la perte en elle-même. À un certain moment, dans le fantasme de l'incorporation, c'est le traumatisme en entier qui s'institue dans l'individu endeuillé; il devient lui-même le traumatisme invivable : « l'"ombre de l'objet" ne cesse d'errer autour de la crypte

jusqu'à se réincarner dans la personne même du sujet » (Abraham et Torok, 1978, p. 298). On peut alors parler d'une intériorisation intégrale de la dénégation de la perte.

À la suite de cette perte incorporée dans la sphère endocryptique de la psyché, la grand-mère met au monde une troisième fille. Tout aussi envahie par le spectre des disparues, la grand-mère de Sissi ne peut envisager la naissance de sa progéniture que dans une perspective de prolongement du deuil ingérable. Cependant, de ce chaos psychoaffectif subsiste un être bien vivant qui devient aussitôt l'unique véritable lien filial auquel peut se raccrocher la grand-mère. En ce sens, il n'est pas illogique que cette dernière ait une mainmise sur celle qu'elle s'efforce de « garder [...] près d'elle, à portée de la main, toute sa vie, pour assurer ses vieux jours » (Labrèche, p. 132). Il ne faut pas oublier que tout se joue à l'intérieur même du sentiment inconscient de la culpabilité originaire. Coupable de la mort de ses filles, puis coupable de la folie de son autre fille, la grand-mère est prise dans un enchaînement de distorsions cognitives tout à fait intenables. En investissant d'une manière aussi narcissique les membres vivants de sa famille, tout lui porte faussement à croire que les souffrances de son passé s'estomperont avec le temps.

Les effets d'une relation mère/fille si défaillante conduisent rapidement la mère de Sissi à un second esclavage, celui auquel contraint le déséquilibre mental. Par la suite, de cette femme troublée vient au monde une petite Sissi, laquelle déjà par son prénom doublement consentant et teinté de conditionnel (Si-Si), est prédestinée à prendre la place que personne, avant elle, n'avait réussi entièrement à assumer. La mère de Sissi n'étant pas arrivée à annihiler l'inconsciente culpabilité de sa mère, c'est par la mise au monde de sa fillette qu'advient l'enfant que la grand-mère n'a jamais vraiment eue. Sa petite-fille vient combler le désir imaginaire grand-maternel de façon encore plus probante que cela n'aurait pu être le cas dans un rapport mère/fille habituel. La petite Sissi qui voit le jour a *toujours déjà existé* dans la fantasmagorie de l'aïeule. La prise en charge de la petite-fille par sa grand-mère vient

raviver le surinvestissement grand-maternel et le pouvoir de domination activé par l'inconsciente peur de la perte. Investie tel un bébé de remplacement, Sissi devient l'incarnation actualisée d'une charge affective qu'ont intensifiée tant les années que la portée utopique qui en résulte : l'*endeuillement* figé en imago, d'où le renoncement mortel. Ce qui est projeté sur Sissi - ainsi que sur la place qu'elle vient combler dans la filiation - c'est le rôle contraignant d'antidote à la douleur du deuil.

2.1.2.2 L'emprise

L'exacerbation du sentiment maternel renforce la quête du contrôle absolu. La *Mémé* se doit d'asservir et de démoniser l'*autre* afin de le conserver dans ses mailles. À l'égard de Sissi, elle exerce « ce qu'on peut appeler un "abus dénarcissisant", où [sa souveraineté] se nourrit de l'anéantissement psychique voire physique [de sa petite-fille] » (Eliacheff et Heinich, 2002, p. 169). Jouant sur la logique narcissique de plaisir et de déplaisir (sect. 1.4.2), la grand-mère s'approprie tous les mérites tout en conférant à sa petite-fille les erreurs et les fautes. Cela donne à croire que pour la vieille femme « "tout ce qui mérite d'être aimé c'est [elle] bien que cela vienne de [l'autre], l'enfant" » (Kaës et al, 2001, p. 68). Son discours est teinté de méchanceté, de menace et de mépris. Selon ses dires, sa petite-fille fait tout en son pouvoir pour lui nuire : « *Je me demande pourquoi tu me veux autant de mal? Tu veux me faire mourir comme tu as fait mourir ta mère, c'est ça?* » (Labrèche, p. 104). La suprématie qu'elle exerce sur sa fille ainsi que sur sa petite-fille dépasse la sphère familiale, puisqu'il en est de même pour tout ce qui ne fait pas partie du noyau filial. La grand-mère est convaincue « que les hommes, tous autant qu'ils sont, sont des salauds qui ne pensent qu'à eux : ils battent les femmes, boivent comme des trous, font des enfants partout et gaspillent leur paye au jeu » (Labrèche, p. 32). Outre le sexe masculin qu'elle se plaît à avilir, la *Mémé* peste autant contre les infirmières de

l'hôpital Notre-Dame qui sont « toutes des osties de chiennes » (Labrèche, p. 93) que contre « les médecins [qui] sont pires que les nazis » (Labrèche, p. 138). Tous y passent jusqu'aux voisins plaintifs et aux Chinois restaurateurs (Labrèche, p.131). Ce qu'elle détruit, ce sur quoi l'aînée semble avoir un pouvoir, est en réalité ce qu'elle redoute le plus. Tout ce qui se trouve hors du microcosme - de même que ce qui s'y inscrit mais chercherait, tant soit peu, à s'en désaffilier - est, pour l'aïeule, porteur d'effritement familial. Afin que tous les membres de la famille conservent leur rôle et que la grand-mère demeure autocrate en son pays, personne ne doit y pénétrer, personne ne doit s'en extraire. Tant que la sphère familiale demeure étanche, chaque membre du clan est maintenu sous la tutelle de l'aïeule.

Ainsi, de sa peur et de sa culpabilité sans cesse réactivée, la grand-mère surinvestit sa petite fille. Plus l'investissement est grand, plus le désir de conserver est nécessaire, plus le renforcement de la toute-puissance s'exerce et plus l'individu est dépendant de l'autre pour exister. Un cercle vicieux aux conséquences incroyables pour la petite Sissi qui, dans les yeux de sa grand-mère, n'est que le fantôme que persiste à entretenir cette dernière.

À ce stade de régression psychique, l'inflation narcissique est paroxystique (sect. 1.4.3). Sissi est littéralement dévorée par sa propre grand-mère. Le fantasme cannibalique se pose comme une forme d'infanticide au même titre que la maîtrise dénote « une domination exacerbée sur l'objet pour le déposséder de son statut de sujet, le réduire à un objet-chose, un objet du besoin, réduire son altérité et l'assimiler à soi » (Hanus, 2000, p. 33). Si l'homme peut commettre l'inceste physique sur son enfant, la femme a tout en son pouvoir pour exercer sur sa fille l'inceste platonique. En s'appropriant ce concept, Nathalie Heinich tend à mettre en évidence un type d'inceste qui est d'ordre non pas sexuel mais identitaire (Eliacheff et Heinich, 2002, p. 361). Selon elle, la nature de la violation résulterait d'une symbiose maternelle consolidée par l'exclusion de tiers. Ce type de castration symbolique aux effets

rétroactifs, inconscients et insoupçonnés se transmet directement dans la construction identitaire de la petite Sissi comme héritière des défaillances grands-maternelles.

2.1.3 Atmosphère mortifère : univers confus

Il a été mentionné, dans le premier chapitre, que le langage ainsi que les contradictions qui s'y rattachent sont des facteurs influents dans la construction identitaire de l'enfant témoin de ces incohérences (l'antinomie entre le dit et le non-dit). Pour la petite Sissi, la multipolarité et l'incohérence des discours familiaux viennent renforcer la bipolarisation de ce qu'elle reçoit en héritage. Outre les menaces de la grand-mère et la vacuité prenante de sa mère, l'univers ambiant dans lequel elle est plongée, dès l'enfance, baigne dans la vicissitude. L'alternance entre le trop-plein de silence et le soudain débordement de pleurs qui emplit la maison; la fluctuation entre le temps qui s'arrête et qui reprend, tel un stroboscope, sont autant de facteurs amplificateurs de déséquilibre. Sissi se retrouve au beau milieu de « [cette] maudite bulle étouffante. Cette maudite bulle tuante, remplie de liquide hypertoxique. Cette crise de bulle toxique d'une famille nucléaire sur le point d'exploser » (Labrèche, p. 65). Sissi provient d'un univers contaminant où les frontières ne sont pas simples à cerner. Qui plus est, la mère et la grand-mère se terrent dans un espace clos qui ne tend pas vers l'extérieur; dans un HLM *claustrophile* où errent tant les coquerelles que les tentaculaires fantômes du passé. L'espace, dans le processus de formation, devient une transposition symbolique de la tension initiale qui se joue intrapsychiquement chez les mères de Sissi. Le cadre ambiant, comme métonymie des effets intrapsychiques d'un legs intergénérationnel en souffrance, vient supporter et confirmer les propos ainsi que les antinomies de l'héritage.

Entre des représentations de modèles antagoniques; entre deux figures maternelles qui elles-mêmes sont autant opposées qu'appuyées l'une sur l'autre; dans

un univers à cheval sur les limites, Sissi, bien qu'héritière des failles passées et des fluctuations continues, doit se construire une identité qui lui est propre.

2.2 Sissi : formation contraignante et conflit identitaire

La formation est un critère essentiel dans la construction psychique de l'être humain. Pour René Kaës, « [elle] est une dimension de transitionalité [:] passage d'une forme à une autre, qui mobilise l'idéal de perfection de Soi, sans mélange, sans faille, sans division. Passage qui comporte aussi ce risque terrifiant : être déformé, détruit » (Kaës et al., 2004, p. 45). Qu'en est-il pour l'individu pris dans un joug familial contaminé par les fantômes? À quoi se rattacher quand les figures formatrices renvoient à des référents identitaires discordants? À qui Sissi peut-elle s'identifier face à ces modèles déficients? À une mère folle ou à un substitut de mère castratrice? Ce sont là deux extrêmes qui se confrontent au plus profond de cette jeune fille en formation.

En déséquilibre sur une frontière mouvante, *borderline* entre deux identifications qui la happent sans cesse, Sissi cherche sa place, son identité. Kaës souligne que

[le] sentiment d'identité se construit par le jeu des processus d'identifications primaires et secondaires qui sont la manifestation d'un attachement affectif à une (des) personne(s), d'un (des) investissement(s) d'objet(s) rencontrés dans son environnement familial et social (Kaës et al., 1998, p. 213).

Dans ce système féminin clos et impénétrable, les composants sont interdépendants. Sissi, tout comme sa mère et sa grand-mère, participe de cette structure générationnelle en défaillance. C'est tout de même à travers elle, l'héritière, que les marques intrapsychiques de la transmission intergénérationnelle se

manifestent le plus vivement, bien que celles-ci se soient fondées dans une existence qui n'est pas la sienne.

2.2.1 Formation spéculaire : miroirs et reflets

2.2.1.1 Culpabilité sacrificielle

L'articulation du dispositif relationnel valorise, avant tout, la préservation et la fidélité (sect. 1.5.1). Pourtant, bien que « [tous] les systèmes de relations [soient] conservateurs, [c'est] la famille [qui s'avère] le plus conservateur de tous, sans doute en raison de sa vocation fondamentale qui est de produire des enfants » (Duthoit, 1999, p. 203). Son caractère autosuffisant et la cohérence qui en émane contribuent à son efficacité. Tant qu'elle demeure inaltérable, l'organisation familiale sécurise. Or le moindre bouleversement menace sa survivance et la moindre perturbation vient déstabiliser les individus qui en relèvent. Conservateur certes, mais il se fonde aussi sur le principe du gain et de la dette : « La vie n'est peut-être pas un cadeau gratuit mais porte en soi l'exigence de transmettre ce qui a été donné. Le don de la vie, à la fois promesse d'immortalité et de mort, induirait qu'une dette circule de mère à fille » (Bydlowski, 1997, p. 165). Être une dette en soi, c'est être soi-même endetté envers celui qui nous a permis la vie. En ce sens, il semble beaucoup plus simple de suivre, sans culpabilité, la route qui nous est tracée, de se fondre dans la constellation familiale déjà existante. Redevable tant à sa mère de sa mise au monde qu'à sa grand-mère de sa participation éducative, Sissi perpétue ce que ces femmes lui ont montré. Comment ne pas être complètement vulnérable face à d'aussi grands sacrifices maternels? Puis, concrètement, de quelle façon peut se jouer l'interrelation filiale en regard de l'engagement et de la fidélité?

Intrinsèque, le processus de loyauté apparaît avant même que l'enfant ne vienne au monde. Inconditionnellement, l'enfant éprouve pour sa mère, qu'elle soit merveilleuse ou complètement folle, le sentiment d'une certaine affection. Les traces immémoriales tissées entre la mère et son fœtus au stade prénatal attestent de la présence d'un attachement originel entre Sissi et sa mère folle. De plus, la vulnérabilité de celle-ci exacerbe l'attachement puisqu'il est assurément plus difficile de s'éloigner d'une mère souffrante que d'une mère autonome. Ainsi, bien que la mère de Sissi soit malade et instable, sa fille fait preuve d'une apparente tendresse protectrice pour sa génitrice. Cela se manifeste, entre autres, lors de l'épisode suivant la dispute entre la grand-mère et le beau-père faussement accusé d'attouchements sexuels envers Sissi. Une fois le torrent passé, la crise essoufflée, Sissi et sa mère se retrouvent seules dans le salon, « [cette] nuit-là, je passerai une nuit blanche avec ma mère. La seule fois de toute ma vie [...] *Môman! Viens avec moi derrière la commode!* [...] *On va être en sécurité! Suis-moi! Je t'en supplie... Môman ...* [...] Je m'assoierai à côté d'elle et j'attendrai » (Labrèche, p. 134). Celle qui est mise au monde et celle qui met au monde sont liées tant par la place que chacune procure à l'autre que par une allégeance préexistante, née et façonnée dans le ventre matriciel. Bien que la mère donne à voir une souffrance psychique incommensurable, au-delà même de son inaptitude à être un modèle de référence pour sa fille, la puissance de sa détresse n'est pas sans répercussion. Un héritage, qu'il soit difficilement gérable ou non, en est un et se lègue sans discrimination.

De cette dette qui transcende l'être lui-même et du transfert de l'échec, puis du manque légué en héritage, s'ensuit, chez Sissi, la répétition « de ses propres symptômes, et répétition par [cette dernière] des symptômes d'un autre, d'un parent, ce qui engage la question de la transmission » (Ciccone, 1999, p. 105). Elle se conforme à l'héritage reçu (le seul qu'elle connaisse) et s'inscrit directement dans la dimension imaginaire du fantasme de reproduction du même.

Comme mentionnée plus haut, la mère de Sissi se referme parfois sur elle-même, telle une huître. Elle regarde le vide et s'en remplit. D'autres fois, l'univers se met à trembler et, paniquée, elle explose. Elle déborde de folie et de délire à force de ne pas arriver à se représenter la réalité, à force de nager dans des eaux imaginaires. De manière identique à sa mère, Sissi suffoque intérieurement; elle en vient, à maintes reprises, à ne plus pouvoir crier ou respirer. Ses crises d'asthme occasionnées par un soudain afflux d'émotions hypertrophiées en sont la preuve. En réalité, elle ne peut pas parler, car depuis son enfance ses paroles se cognent sur des murs de briques. Elle ravale et ravale. Puis, tout s'envole, elle a un foudroyant besoin d'attention, d'être aimée: « Heille! Vous autres, je suis là! Occupez-vous de moi! Occupez-vous de moi, avant que je fasse un malheur » (Labrèche, p. 117). Elle va jusqu'à se masturber au centre de la pièce d'un loft débordant d'invités venus souligner son anniversaire.

L'intense besoin d'attention qui l'anime prend racine, tout comme chez sa mère, au cœur même de la peur. La frayeur qui talonne Sissi depuis toujours, qui bouche les voies d'aération entre l'intérieur et l'extérieur; c'est cette crainte qu'elle s'empresse d'exprimer dès l'amorce de son histoire: « [...] j'ai peur de tout: les autres; les endroits publics; les endroits clos; les vaches [...] les talons hauts sur les surfaces inclinées; [...] les psys trop compétents; les transports communs ou privés; les déménagements [...] » (Labrèche, p. 11). L'appréhension est si grande que parfois elle cimente Sissi sur place et d'autres fois elle la fait basculer dans la folie. Non pas celle de sa mère, mais la sienne propre, celle *des limites trop floues* qui caractérise les borderlines. La hantise, c'est la frayeur en héritage qui, bien avant sa naissance, s'était déjà déversée dans ses veines.

Si ce qui a été transmis par la mère a d'aussi importantes incidences pour Sissi, il n'est pas difficile d'imaginer, toujours sur l'axe mimétique, avec quelle intensité celles-ci peuvent s'activer au contact de la grand-mère.

En effet, le sentiment de dette se joue de façon encore plus considérable du côté de la grand-mère que de la mère, puisque c'est elle qui détient le rôle prépondérant dans la famille. Cette Mémé est « [la] seule famille [que Sissi ait]. Le seul lien qui [la] retient véritablement à cette maudite planète, à cette maudite vie... » (Labrèche, p. 139). Dans les moments où Sissi se perd dans sa tête, où elle ne sait plus où aller, c'est chez sa grand-mère qu'elle revient. C'est cette maison, cette personne qui demeure le pivot de sa vie, le lieu de sécurité, d'apaisement dans la tourmente. De plus, c'est bien à sa grand-mère qu'elle fait son ultime offrande en lui vouant sa beauté. Près du corps de sa *Mémé* mourante, Sissi vomit des paroles empreintes de désarrois refoulés :

Tu ne m'as jamais fait de compliments, non plus ... Si, c'est vrai, une fois, tu as dit que j'étais belle. Tu as dit que j'étais une belle femme. Ce fut la seule chose que tu m'aies dite : une belle femme. Mais tu as rajouté que je gâchais tout parce que j'étais belle. Ma beauté me perdait. Eh bien! ma beauté a fini de me perdre, car je vais te la donner, ma beauté, Mémé, je vais te la donner (Labrèche, p. 144).

N'est-ce pas par amour pour son aînée qu'elle se défigure, qu'« [elle égaye] ce visage triste [à l'aide de tessons de miroir, qu'elle se] dessine une bouche rieuse [et] un beau visage de clown comme quand [elle] était petite » (Labrèche, p. 151) ? C'est aussi au cœur même de cette affection mal gérée pour sa grand-mère qu'elle s'offre en sacrifice, qu'elle se jette dans le fleuve pour la rejoindre, qu'elle se lance dans l'eau rassurante, celle associée à son enfance, celle des larmes de ses mères.

Cette femme acariâtre, comme nous l'avons mentionné antérieurement, lègue à son entourage sa crainte démesurée de tout ce qui est extérieur au microcosme féminin - grand-mère, mère, fille - dans le but de conserver son rôle dictatorial et de protéger sa filiation.

Les propos de la grand-mère sur sa haine des « pères » reviennent à plusieurs reprises dans le discours de l'aînée. Les pères sont absents ou peu présents dans le

microcosme filial. Contrairement à l'image à laquelle il est habituellement renvoyé, celle du protecteur-pourvoyeur, l'homme, ici, ne protège pas; bien au contraire, il faut s'en protéger. Cette manière qu'a la grand-mère de tenter de contrôler autrui en le dénigrant, Sissi l'exploite, elle aussi, de façon déconcertante. Elle se dit être « une castratrice. Une cantatrice de la castration. [Elle] cloue le squelette [des hommes] au lit, pour être sûre [de les avoir] à sa main » (Labrèche, p. 50). Dans ce monde clos, accepter l'homme - l'Autre - signifie consentir à perdre son pouvoir et du même coup, accepter de se perdre soi-même. Sissi se refuse à renoncer à quelque contrôle que ce soit. Les hommes doivent faire ce qu'elle veut, c'est elle la *Reine-Sissi*. Ne dit-elle pas : « De toute façon, dès qu'un homme prend le contrôle, j'ai envie de le tuer, de lui planter un gros couteau à pain dans le ventre et de faire des zigzags » (Labrèche, p. 19) ? Parallèlement, bien que consciente de la vulnérabilité de sa mère, Sissi ne se retient pas pour l'exploiter et la victimiser.

Il ne faut pas sous-estimer le pouvoir de l'imago structurante¹⁹, la place que peuvent prendre les paroles d'une grand-mère sur sa petite-fille soudée au système parental. Les *niaiseries* dites et redites s'imprègnent dans la tête de Sissi qui investit puis s'approprie le discours de son modèle jusqu'à ne plus discerner ce qui lui appartient en propre : « Ma grand-mère était perpétuellement dans ma tête, elle était ma voix intérieure, avec ses yeux qui me regardaient tout le temps » (Labrèche, p. 143). Au plus profond d'elle-même, elle conserve les marques indélébiles des discours répétés de l'aînée.

¹⁹ En tant que modèle interne opérant, la grand-mère prend la place centrale dans la construction psychique de Sissi, une place à la fois réelle et imaginaire, mais à laquelle celle-ci se subordonne inconsciemment. Albert Ciccone, dans *Naissance à la vie psychique*, relève que « [l]'empiètement imagoïque décrit le processus par lequel une imago parentale est imposée comme objet d'identification de l'enfant (le parent identifie l'enfant à l'imago) et comme objet d'identification pour l'enfant (le parent use de manœuvres interactives contraignant l'enfant à s'identifier à l'imago) » (2001, p. 259).

Par ailleurs, Sissi, tout comme sa *Mémé*, a besoin d'autrui. Bien qu'il soit menaçant, c'est avant tout de lui, l'Autre, que peut provenir l'amour dont elle cherche tant à s'emplir. D'une part, elle peut rejeter l'autre en pestant contre lui; d'autre part, « [i] y a des fois où [elle aurait] tellement envie de [se] sentir avec les autres [qu'elle se transformerait] en Krishna avec les cheveux rasés et les grelots aux orteils juste pour ne pas être seule » (Labrèche, p. 127). À la fois à l'image de sa mère et de sa grand-mère - présentées dichotomiquement et aux antipodes l'une de l'autre, sauf dans leur détresse - c'est bien avec ce double message discordant que Sissi est aux prises.

2.2.2 Contre identification : image brisée

La propriété rassurante du mimétisme apaise, de prime à bord; mais rapidement, son pendant négatif laisse paraître une véritable asphyxie identitaire et formative. Le sujet cherche par conséquent à se dégager d'un *devenir-famille* pour s'investir dans un *devenir-sujet*. S'engager dans un tel processus transitionnel ne se fait toutefois pas sans inconfort. Étant donné que le lien de filiation présenté ici se fonde sur des représentations imaginaires véhiculées par la grand-mère, Sissi apparaît comme étant l'incarnation même de l'être fantasmé que l'aïeule s'est elle-même créé. Comment rivaliser contre un *soi-même* magnifié? C'est de cette impossibilité à endosser entièrement ce que sa grand-mère projette sur elle que provient la déception inévitable de la mimésis. Par ailleurs, outre cet être imaginaire et insatisfaisant, Sissi est aussi - et avant tout - l'individu réel et incarné de sa propre existence. Comme mentionné ultérieurement, l'emprise, même au stade cannibalique du processus narcissique d'appropriation, n'a de sens que si celui qui y est subordonné entretient ce rapport déloyal. Le phénomène d'autoformation naît chez Sissi de sa capacité progressive à retirer à sa grand-mère son pouvoir. C'est d'abord en se sortant

lentement du joug familial qu'elle parvient à remettre en question sa place dans l'espace matriciel. L'expérience initiale de détachement passe par l'entrée à l'école, qui tend à confronter deux types de réalités. Le monde de Sissi, qui jusqu'alors ne comporte que peu de variabilité, se voit heurté à un univers contrastant. Le calme et la douceur de son professeur barbu viennent révéler une facette relationnelle différente de ce qu'elle a toujours connu. Il en est de même pour son beau-père qui la « gâte et [lui] achète plein de bébelles » (Labrèche, 2003, p. 131). En prenant conscience que ce qui se trouve en périphérie du microcosme maternel peut procurer du plaisir, elle entre automatiquement en rivalité avec son univers originel, ce qui renforce sa quête d'autonomie.

Choisir de s'engager entièrement sur la voie de l'autonomisation présuppose, certes, le risque de décevoir l'autre. Or, entre une déception (ne pas arriver à être complètement le fantasme de l'autre) et une autre (ne pas suivre la voie déjà tracée), puis considérant les figures maternelles antagoniques qui l'ont mise au monde, l'autoformation semble, chez Sissi, ouvrir les portes de tous les possibles. Tout porte à croire que « s'identifier à l'Imago ou à son complément idéal s'oppose à coup sûr à une exigence de l'évolution imaginaire, être nous-mêmes » (Abraham et Torok, 1978, p. 130). Afin de renaître de ses propres cendres, Sissi doit outrepasser tant l'emprise maternelle que grand-maternelle, ce qu'elle concrétise en s'extrayant de l'espace imaginaire dans lequel la filiation la confine.

2.2.2.1 Rejeter sa mère/sa grand-mère

Sa mère, Sissi est « pognée [pour la] traîner [...] dans [ses] cellules pour des siècles et des siècles » (Labrèche, 2003, p. 21); mais cela ne l'empêche pas de se repositionner face à elle. La psychose en héritage a de telles répercussions sur Sissi

que, même enfant, elle éprouve un véritable ressentiment envers sa mère malade. Une aigreur qu'elle ne se retient pas d'exprimer :

Je t'haïs, Mômman! Je t'haïs, Mômman! Si tu savais combien je t'haïs! J'ai mal à mon nombril tellement que je t'haïs! J'ai mal à ma naissance tellement que je t'haïs! J'aurais dû me pendre avec le cordon ombilical dès que je suis sortie de ton ventre de folle! J'aurais dû! (Labrèche, p. 67).

Par mécanisme de défense, Sissi fait le deuil d'une mère psychiquement inaccessible en plus de se refuser à être, tant soit peu, à son image : « Je ne veux pas lui ressembler et je me bats. Tout ce qu'elle aime, je ne l'aime pas. Tout ce qu'elle fait, je ne le fais pas. Je ne veux pas être elle. Niet. No. Non. Je ne suis pas elle » (Labrèche, p. 30). Durant toute son enfance, sa mère a pris la place centrale, celle qui a relégué sa fille au deuxième rang, une position que, même une fois adulte, Sissi n'arrive pas à supporter. Elle a besoin d'être vue, contemplée, choisie à tout prix. Il lui faut prendre la place qu'elle espère depuis qu'elle est une toute petite fille, la place que sa mère a eue : celle du centre, celle sur qui s'allument tous les *spotlights*, celle autour de qui l'univers tourne en entier.

Il a été signalé précédemment qu'afin de se libérer du joug imagoïque, Sissi se doit de retirer à sa grand-mère son pouvoir de domination. Pour ce faire, il lui faut symboliquement tuer la figure grand-maternelle ainsi que la totalité de ce qui s'y rattache (d'où le principe de matricide inhérent à l'autogène). La préconception relationnelle parasitée de fantômes tend à être neutralisée, de même que les effets de l'héritage. Tout compte fait, ce qui cherche à être enrayé, c'est la transmission dans son intégralité. Dès l'enfance, Sissi refuse d'être légataire des folies de ses mères. En réaction aux discours déconcertants de sa grand-mère, elle se fait une promesse : « Moi, quand je serai plus vieille, je contredirai ma grand-mère. Je me marierai avec tous les hommes de la terre juste pour la faire chier » (Labrèche, p. 32). Il faut prendre en considération ce que recèle le passage à l'autoformation puisque l'appel à la négation filiale prédispose à une éventuelle exacerbation comportementale et

émotionnelle. Pourtant, même dans une perspective de duplication ou de reproduction du même, il est possible de traverser, sans le vouloir, de l'autre côté du miroir. En effet, une simple portion d'un legs transmis qui apparaît suffisamment métamorphosé ou accentué par l'héritier pour ne plus sembler s'inscrire dans la mimésis, risque d'être perçu comme participant au rejet filial et à l'autonomisation.

Ainsi, tant la démesure mimétique que la toute-puissance engendrée par le refus de ses origines sous-tendent la propension à transgresser l'interdit. La façon qu'a Sissi d'« [errer] dans une sphère qui n'est pas remplie d'air, mais de sexe et de bière » (Labrèche, p. 78) témoigne de cette idée de dépassement des limites. Une fois adulte, elle ne *marie pas tous les hommes de la terre*, mais elle *baise* avec eux comme on enfile des bas. Un, puis un autre, elle *prend son pied* avec ces hommes-objets.

J'avais l'impression d'être remplie, d'être habitée comme un deux et demie, de ne plus être seule dans ma cave. Durant quelques minutes, le vide de mes vingt-trois années d'existence s'est évanoui, s'est effacé. Plus de vide rempli de cochonneries. Plus de maman folle, plus de pleurs, plus de grand-mère qui chiale, plus de tracassés. Qu'une bitte et moi (Labrèche, p. 22).

Sissi contredit sa grand-mère en poussant encore plus loin cette idée du refus de donner à l'homme une place dans son univers, sans compter qu'elle transgresse, du coup, la logique même de pérennisation générationnelle. La seule personne pour laquelle Sissi ressent un semblant d'amour, c'est Saffie, cette femme blonde qui lui ressemble tant. Saffie comme figure de l'*improcréation* vient répondre à la pulsion de mort de l'héritage, celle du refus de Sissi à transmettre son patrimoine psychotique à une descendance potentielle. La fascination de soi par soi qu'évoque la relation entre Saffie et Sissi traduit de l'entremêlement entre *confondre* et *confusion* : « Elle me ressemble trop. Il y a quelque chose qui ne va pas. Et si cette fille était mon clone? Pire, si c'était moi qui étais le sien? [...] Et si, toute ma vie, je n'avais existé que pour lui sauver la vie ? » (Labrèche, p. 82). La fantasmagorique permutation entre soi et l'autre tend à l'autoérotisation du désir de Sissi par Sissi, lequel fascine tout autant

qu'il plaît, mais il symbolise, avant tout, une stérilité certaine, d'où l'impossible transfert.

Déterminée par la dématernalisation et l'autoproclamation, l'investissement que Sissi rattachait, jusqu'ici, à l'imgo se métamorphose désormais en surinvestissement narcissique. La perte de la verticalité dans la perspective de transfert filial laisse place, certes, à l'horizontalité des liens relationnels entre les membres de la famille, mais expose aussi à une véritable déstructuration systémique intergénérationnelle.

Pour se représenter toute-puissante face à ses mères, Sissi ne doit pas seulement retirer le pouvoir que celles-ci ont sur elle, il lui faut les voir plus faibles et plus instables qu'elle. Cela lui confère un statut symbolique inégalable, qui ravive davantage son sentiment d'omnipotence. Sissi devient la seule et unique personne dans sa lignée, l'amorce d'une filiation nouvelle dont elle tient lieu d'ancrage originel. Ne succombant plus aux pouvoirs filiaux dévorateurs, se dégageant entièrement de son lignage, elle a la liberté de s'inventer.

2.2.2.2 Imaginaire

C'est sans doute parce que la tension identitaire antagonisante et la position qu'il lui faudrait assumer sont trop oppressantes que la jeune Sissi s'évade très tôt dans son imaginaire : « Je pense que j'ai commencé à dessiner deux jours après ma naissance, tellement je m'ennuyais, tellement je savais que j'étais mieux de m'inventer un monde si je voulais survivre » (Labrèche, p. 57). Le rôle que vient jouer l'imaginaire dans sa propre formation lui sert de bouclier en plus de légitimer la prise en charge de sa propre identité. Sissi se crée, à l'aide de ses bonshommes Fisher Price, une vie de famille idéalisée dans laquelle on parle, on est heureux, on n'est pas malade et on fête Noël en grand (Labrèche, p. 93). Il semble que « plus les parents sont fous, méchants,

persécutants, plus ils sont idéalisables, idéalisés [...] » (Kaës, Faimberg *et al.*, 2001, p. 134). Certes, la fantasmatique de sa propre histoire s'amarre au réel, mais sa valeur profonde réside dans la capacité, à travers cet imaginaire, de se représenter comme maître d'œuvre. C'est alors qu'un charlatan devient susceptible de se travestir en Cendrillon, qu'un homme dégoûtant peut se métamorphoser en prince charmant et qu'une petite fille blonde parvient à suppléer à Sissi, lors de moments trop difficiles, en s'assurant de la conduite à adopter :

J'ai appelé à l'urgence de l'hôpital Notre-Dame. Je ne sais pas comment j'ai fait. Je ne me rappelle rien. En fait, je pense que c'est une autre petite fille qui l'a fait pour moi. Une autre petite fille blonde comme moi qui m'a souri et qui a pris ma main pour composer le numéro (Labrèche, p. 31).

La valeur opératoire mise de l'avant dans le processus imaginatif permet à Sissi, lors de courts instants, de devenir le *moi-autre* d'elle-même. Toutefois, cela se fait sans considération quant au caractère bienfaisant ou nocif qui peut découler des scénarios imaginés. Sissi est bien consciente de l'ampleur que peuvent prendre les trop grands bateaux qui se construisent dans son esprit foisonnant : « Je me raconte trop d'histoires. Tout le temps trop d'histoires. Mon imagination déborde de partout comme les couleurs de mon cahier à colorier. J'ai mille vies dans ma tête. Mille vies pour me réfugier » (Labrèche, 2003, p. 95). Tout de même, ce monde dans sa tête lui appartient; Sissi en demeure la figure principale, celle autour de qui fluctue une conception de la réalité - juste ou déformée - qui lui est propre.

Certes, en s'octroyant un statut omnipuissant, Sissi redéfinit les cadres de son histoire; mais, dissimulée en elle, c'est l'auteure Marie-Sissi Labrèche qui, de son quasi-homonyme, se cache derrière les mots, les phrases, les pensées véhiculés dans le récit. Sous la posture d'écrivaine d'autofiction, c'est elle qui, à travers son alter ego, s'observe et s'explique son vécu personnel - bien que celui-ci soit à la fois altéré et condensé. L'auteure impute des bribes de son existence à la narratrice afin de légitimer son émancipation. Alors que Sissi s'expulse d'un héritage oppressant,

Marie-Sissi Labrèche questionne la logique filiale mise en scène dans cette œuvre autoréférentielle. En maniant une histoire qui est la sienne, en revisitant, par l'entremise de Sissi, des lieux où elle a déjà posé les pieds, l'auteure de *Borderline* réinscrit, sur sa pellicule psychique, un amalgame de ce qu'elle a été, de ce qu'elle a reçu, de ce qu'elle est et de ce qu'elle peut en faire. Si l'entrée à l'école, l'avènement de l'adolescence et l'irruption dans la vie adulte sont porteurs d'autonomisation et de prise en charge de sa propre vie, l'écriture autofictionnelle s'arrime parfaitement à cette idée. Tout porte à croire que « les conflits psychiques spécifiques de la transmission transgénérationnelle pourraient constituer un terreau fertile et un support important de la créativité » (Halfon, Ansermet et Pierrehumbert, 2000, p. 298). S'approprier puis s'écrire, c'est s'affirmer une identité singulière et authentique tout en se confirmant par sa capacité créatrice.

Le projet littéraire se rallie aussi à la quête du pouvoir absolu duquel découle souvent l'autonomisation. Marie-Sissi Labrèche, ubiquiste, se propulse dans une sphère imaginaire sur laquelle elle a un contrôle absolu. Elle est l'unique témoin de son histoire et la seule à pouvoir communiquer et refaçonner son vécu à travers le simulacre de sa propre filiation au féminin. Cette focalisation subjective, ce regard créateur que porte l'auteure sur une fabulation d'elle-même, n'est pas sans rappeler le mythe de Narcisse se noyant dans sa propre image. Marie-Sissi et Sissi se confondent et se perdent l'une dans l'autre, l'une dans la vie de l'autre. L'auteure modèle Sissi, mais elle façonne aussi les figures de sa mère et de sa grand-mère qu'elle adapte au fil du processus mnémonique.

L'histoire de Sissi et de ses mères développée dans *Borderline* incite à porter une attention particulière à la forme dans laquelle elle est mise en valeur. L'œuvre en elle-même, comme objet littéraire, doit soutenir le propos du récit. Ce n'est pas par hasard que les bribes de vie de la narratrice se replient les unes sur les autres, que la chronologie de *Sissi-l'adulte* se réverbère dans la chronologie inversée de *Sissi-*

l'enfant. Marie-Sissi Labrèche pose ainsi en toile de fond la dichotomie qu'étaye, dans son intégralité, le récit. En ce sens, le titre même de l'autofiction sous-tend la portée de ce clivage. Parallèlement, l'appropriation de son œuvre, l'auteure la dissimule tout autant dans la perspective choisie que dans les stratégies d'expression dans lesquelles elles sont communiquées.

Sur un ton à la fois cru et franc, Marie Sissi Labrèche jongle avec les mots pour en extraire le plus justement possible l'authenticité émotionnelle. Pour ce faire, les codes conventionnels d'écriture sont transgressés, les formes stylistiques usuelles cherchent volontairement à être rompues. L'auteure diversifie les tournures de phrases, elle passe du joul à l'anglais puis aux onomatopées, tout en recourant à un éventail varié de figures de style. L'écrivaine cherche à rendre les propos de sa narratrice sans aucune retenue, comme en témoigne cette formulation atypique : « On rit de moi parce que j'ai un accent, parce que je dis "mooôââ" et que j'ar-ti-cu-leuuu quand je parle. On me traite de petite fraîche : *Saleuuu, petiteuuu fraîcheuuu! Saleuuu, petiteuuu fraîcheuuu!* » (Labrèche, p. 62). La métaphore comme stratégie stylistique ainsi que les jeux de mots signifiants contribuent, chez l'écrivaine, à étayer les propos de Sissi : « Ma grand-mère est comme Dieu. Elle est partout à la fois. Elle est omniprésente. En fait, je devrais dire femniprésente, parce que tous les hommes elle les réduit en bouillie » (Labrèche, p. 32). Le ton parfois juvénile et délinquant, celui qui « [fesse] dans le dash » (Labrèche p. 105) se superpose à une naïveté enfantine aussi sensible que violente. Si la création et la transgression procèdent d'un désir autoformant, l'usage d'autant de procédés stylistiques non conventionnels confirme l'affranchissement que permet d'actualiser, pour l'auteure, une telle démarche d'écriture. De plus, *Borderline*, en tant qu'autofiction, joue aussi sur les règles génériques de la littérature du fait même d'osciller entre fiction et autobiographie.

Le processus identificatoire fait du texte littéraire un objet d'investissement idéal. Se concrétisant à l'extérieur de soi, l'entreprise créative et originale est

toutefois mise au monde par soi. Ne dit-on pas, dans le langage courant, que l'on *donne naissance à une nouvelle œuvre*? René Kaës soutient que « [d'avoir] des enfants, fonder une institution, produire une œuvre, tels sont les modes habituels par lesquels l'être humain satisfait le besoin de s'assurer d'une survie et trouve du coup des raisons actives de vivre » (1984, p. 117). Ainsi, l'écriture devient, dans une perspective symbolique, un moyen de déjouer la mort au même titre que l'enfantement. En ce sens, il ne serait pas faux de dire qu'en publiant un récit empreint de son histoire et de celles de ses aînées, Marie-Sissi Labrèche confère à *Borderline* un statut de légataire équivalent à celui qu'allouerait une véritable descendance. Un tel projet d'archivage pose la question du paiement, en papier, de l'ancestrale dette maternelle, tout en rendant compte de l'immortalité filiale masquée sous l'inscription indélébile d'une existence. La *procréation* de soi, bien que cantonnée dans un genre littéraire qui oscille entre réel et fictif, témoigne de l'élaboration signifiante du symptomatique fantasme de destinée.

2.2.3 Dualité singulière : *indivi-dualité*

L'écriture sert l'autoengendrement que génère le refus de s'engager dans l'héritage maternel; par ailleurs, le fait même de s'investir dans un tel projet littéraire – aux propriétés *d'héritage de papier* - vient oblitérer l'annihilation filiale recherchée. Selon toute vraisemblance, il semble qu'il soit impossible de se construire ni en totalité sur l'axe de la mimesis (adhéré complète au groupe d'appartenance), ni strictement dans une visée absolue d'autoformation (se désaffilier entièrement de sa filiation). L'individu est la somme d'un amalgame hétérogène de contraintes, d'ambitions, d'influences, d'acquis, etc. Dans un sens comme dans l'autre, Sissi se fait rattraper par ce qu'elle fuit. À preuve, si la volonté d'autoformation s'arrime à l'inflation narcissique, en désirant se détacher de sa filiation pour investir sa propre

fantasmagique, Sissi se retrouve, tout comme sa grand-mère, au cœur même de l'*hypernarcissisme* activé par un principe de survie. De même, croyant s'extraire de l'héritage reçu en transgressant l'interdit institué, Sissi ne fait que reproduire, sous une forme renouvelée, la transgression à laquelle elle a participé : celle du cannibalisme de sa grand-mère. De façon encore plus représentative, l'emprise grand-maternelle qui se voulait être une capture de l'autre se révèle d'une efficacité étonnante, puisque les marques de ce vampirisme se sont, malgré tout, bel et bien greffées à la singularité de Sissi. Les répercussions sont telles que, voyant sa grand-mère mourante, elle ne se croit plus apte à la vie :

Le cordon ombilical qui me retient à ma mère est sur le point d'être sectionné. Je manque d'air. Je ne pourrai pas survivre, je le sais trop. Je ne pourrai pas. C'est que je ne suis pas encore sevrée. Le fœtus oublié sur un plancher sale a grandi trop vite. J'ai besoin de ma marchette, j'ai besoin de mon biberon, de ma suce, de mon placenta. J'ai besoin de régresser un peu (Labrèche, p. 139).

Parallèlement, la dédicace du roman : « [...] à Marie-Anne Naud, ma grand-mère » vient, chez l'auteur, entériner l'allégeance grand-maternelle. Alors que la *métaphorisation* de son expérience de vie - favorisée par l'écriture d'une autofiction - tend au désistement familial; en dédicaçant *Borderline* à sa grand-mère, Marie-Sissi Labrèche insiste sur l'importance que cette femme conserve, encore aujourd'hui, dans sa vie et dans la considération qu'elle lui porte malgré tout.

Marie-Sissi Labrèche clôt son roman sur un *happy end* digne du *American dream* véhiculé dans plusieurs films hollywoodiens. La fin de l'œuvre laisse place à la béatitude et au soudain espoir qui surgit après la tempête. L'auteure se refuse à donner la mort à Sissi au profit d'une prise de conscience du caractère plurivoque (ce qui a du sens à un moment, n'en a pas toujours à un autre) et imprécis (les repères changent, s'entrecoupent, s'entrelacent, mais ne demeurent pas immobiles) de la vie. Sissi constate que rien n'est ni tout blanc ni tout noir, que l'être et la paraître se

dilatent parfois et qu'en fin de compte le tout vient de soi. Laisser se noyer Sissi²⁰ aurait voulu dire que la trajectoire par laquelle elle est passée mène à l'échec; du coup, c'est aussi dire que l'auteure porteuse de ce parcours se serait trompée en prenant cette voie. Donner la mort à son alter ego, ce serait, pour l'auteure, consentir à l'échec du processus identificatoire qui l'a construite. Ce serait affirmer que tant le projet du livre que le cheminement de construction identitaire qui y est présent seraient vains. L'issue devient évidente : Sissi ne peut pas mourir, ainsi il devient possible de continuer.

²⁰ La noyade, puisque c'est ce vers quoi, si ce n'était de l'épilogue salvateur, converge l'intégralité de l'oeuvre. Du haut d'un pont, le visage maquillé d'estafilades, déçue de se buter sur une Ronde aux lumières éteintes, Sissi s'élance d' « un élan dans les airs et [cherche à toucher] les étoiles. Un élan dans les airs et [elle parvient à rejoindre] sa grand-mère » (Labrèche, p. 154).

L'œuvre fait apparaître ce qui disparaît dans l'objet.

Maurice Blanchot,
L'espace littéraire, p. 297.

CHAPITRE III

LA LUNE DANS UN HLM : MISE EN ABYME D'UN PARCOURS FILIAL

Parue en 2006, la plus récente œuvre de Marie-Sissi Labrèche, *La lune dans un HLM*, pose, au même titre que *Borderline*, un regard sur les diverses perspectives émanant d'une dynamique intergénérationnelle au féminin. En recourant à deux protagonistes au parcours identitaire laborieux - Léa et l'épistolière -, l'auteure parvient à témoigner de l'empreinte filiale et de son incidence dans le développement individuel des héritières.

3.1 Ci-gît, Léa

3.1.1 Dysfonction : hiérarchie asymétrique

L'histoire de Léa s'amorce sur la déconstruction des repères familiaux et généalogiques institués. Celle qui, depuis toujours, a eu préséance sur ses prédécesseurs filiaux, se retire soudain de ses fonctions parentales. La grand-mère de Léa, Marianne Naud, en mourant, engage le démantèlement de l'organisation

existante. L'effritement du groupe familial bouleverse aussitôt les emplacements filiaux occupés jusqu'alors par les deux survivantes.

C'est principalement pour Léa que la contrainte de réorganisation statutaire se révèle le plus engageant, puisque sa mère, tout aussi instable que celle de Sissi dans *Borderline*, ne peut être laissée à elle-même. Léa, qui s'efforçait jusqu'alors de s'extraire des filets maternels, de se faire une vie autonome dans sa petite demeure aménagée à l'image de l'une des toiles de Van Gogh, de se distancier pour survivre, de « sauter en bas de son arbre gynécologique » (Labrèche, 2006, p. 92), se voit replongée dans le microcosme oppressant de sa famille. Cela dit, ce n'est pas uniquement parce que sa mère se refuse à accepter l'autonomisation de sa fille que Léa est contrainte à reprendre une place signifiante au sein de la famille; plutôt, c'est parce que la mort de la grand-mère rend, pour elle, toutes autres options inenvisageables. Sa mère a besoin, pour survivre, de s'appuyer sur quelqu'un, d'avoir à ses côtés un tuteur solide et sécurisant sur lequel elle peut se reposer entièrement, comme ce fut le cas avec sa mère. Ainsi, Léa se retrouve à ne plus être ni la fille ni même, à l'instar de Sissi, l'égale de sa génitrice; la permutation qui se joue l'amène à « endosser son nouveau rôle de maman à temps plein [...] » (Labrèche, p. 48). Conséquemment, ce renversement systémique ne découle plus d'un fantasme de toute-puissance, comme dans le cas de Sissi, puisque ce n'est pas pour se confirmer un statut autarcique de survie que Léa se retrouve doyenne symbolique de sa famille. Au contraire, cette charge lui est imposée dans une visée de sauvegarde du clan et de son héritage. S'étant tellement recluses sur elles-mêmes, autant la mère et l'aïeule que Léa « n'ont jamais pu créer de liens avec autrui, les autres avaient peur d'elles, en particulier de la grand-mère qui répandait ses coups de torchon à vaisselle comme une duchesse de carnaval à tous ceux qui osaient venir chez elle » (Labrèche, p. 21). Léa se révèle être l'unique personne susceptible de protéger sa filiation.

Léa se retrouve à jouer, auprès de sa mère, le rôle de sa grand-mère; elle se voit contrainte à endosser l'astreignante responsabilité qui découle du processus d'identification au modèle formateur. Cela dit, cette place, la grand-mère l'avait tellement investie que Léa ne peut suppléer fidèlement à son aînée. L'empreinte laissée par la figure imagoïque - Marianne - persiste à se manifester dans les comportements et la personnalité de la mère de Léa. N'étant pas comme sa grand-mère, Léa ne peut qu'assumer de manière différente la charge affective à laquelle elle est astreinte. Parallèlement, pour une mère habituée à la gouvernance de l'aïeule, une telle permutation dans la hiérarchie ne peut qu'engendrer de la déception.

La mère de Léa, même adulte, demeure une enfant; sa mère ne lui a laissé aucune chance de s'épanouir. L'inflexibilité de Marianne provient d'une tragédie survenue avant même la naissance de la mère de Léa.

Il fut un temps où Marianne Naud était riche, mariée, mère d'un garçon et de deux petites filles. Bien que casanière, un jour d'automne, elle accepte d'aller magasiner avec sa mère. Au cours de sa brève absence, ses fillettes meurent, ébouillantées. C'est à ce moment que s'entame le deuil insurmontable de la grand-mère. Un an après le drame, la mère de Léa vient au monde : « Ses premiers mois dans la vie. Bébé docile, seul, abandonné fréquemment, sur la table de cuisine dans sa chaise de bébé, par sa mère qui quittait constamment son rôle maternel pour aller chercher ses filles aux pieds des arcs-en-ciel » (Labrèche, p. 105). L'épreuve de la mort vient, ici, altérer le cours attendu de la lignée féminine. La mère de Léa, indépendamment d'elle-même, se retrouve plongée dans une mécanique familiale pathologique, en plus de devenir garante de la préservation de ce dysfonctionnement. Elle vient remplir le vide émanant de la perte, ce qui fait d'elle « un enfant qui est venu prendre [la place des fillettes mortes] et risque de faire barrage au deuil en tant que processus psychique élaboratif. [...] Le deuil est nié, le cadavre s'enfouit dans l'enfant et cet enfant est menacé » (Bydlowski, p. 163). La transmission par voie inconsciente de l'incorporation du deuil transcende la grand-mère par la mise en

corps, chez sa fille, d'une souffrance psychique devenue irrésoluble. La peur de perdre un autre enfant pousse Marianne Naud à protéger sa précieuse fillette non pas que des dangers envisageables, mais de tous dangers potentiellement susceptibles, selon elle, d'engendrer un second trépas. D'abord délaissée, la mère de Léa est rapidement surinvestie par sa mère qui décharge sur elle la portée du fantasme de réincarnation. Ainsi, sa fille occupe une place qui n'est pas entièrement la sienne et qui, de surcroît, est beaucoup trop vaste pour elle.

Transposés au cœur même de la formation identitaire de la mère de Léa, tant l'échec du processus d'introjection que le vide laissé par les disparues accentuent la charge traumatique. À un certain stade de surprotection, l'enfant demeure dans l'ordre imaginaire, ce qui rend l'émancipation personnelle plus difficile. Dépossédée de son identité propre, la mère de Léa ne tentera jamais de se délier de l'emprise matricielle ni de se réaliser à l'extérieur de l'espace familial. Vulnérable aux conjectures de la vie, la dyade devient, tant pour la grand-mère que pour sa fille, l'unique lieu garant de fiabilité et de sécurité. Perpétuant ainsi la relation fusionnelle, toutes deux endosseront jusqu'à la mort de la grand-mère l'interdépendance unificatrice. D'ailleurs, il a déjà été mentionné que le décès de la grand-mère n'efface pas les traces de l'inflexible logique comportementale que les années de dévotions ont cristallisée au plus profond de la personnalité de la mère de Léa : « L'horaire des semaines de la mère de Léa est coulé dans le béton [...] Et elle y tient mordicus, il en va de l'équilibre entre ses deux oreilles » (Labrèche, p. 107). Intolérante au moindre changement, elle se cloisonne dans la peur et dans la disproportion de celle-ci. Toutefois, au-delà de ce qui est sensé ou non, le fait de passer son existence au sein d'une dynamique parentale défailante ne vient pas compromettre la capacité d'une mère à enfanter. À cet égard, si naître d'un deuil a une portée aussi manifeste, être la fille d'une folle a aussi ses répercussions. L'héritage qui a coulé dans les veines de la mère de Léa se retrouve dans celles de sa fille à titre de légataire filiale. Ainsi, la

venue au monde de cette dernière perpétue l'inconsciente confusion affective liée à la tragédie.

3.1.2 Structure schizoïde : la discordance entre être et vouloir être

3.1.2.1 Fonction régressive

En s'engageant sur le terrain de la maternité sans en avoir assumé tous les paramètres, Léa s'acquitte d'une nouvelle fonction au sein de l'organisation filiale et intergénérationnelle. Le facteur de responsabilité qui procède de ce renversement des fonctions familiales redéfinit automatiquement la dynamique relationnelle entre la mère et sa fille.

Dissimulée sous le consentement à prendre sa mère sous son aile, se cache l'inéluctable marque de la dette sacrificielle. De plus, la faiblesse psychique dans laquelle se trouve sa mère rehausse le degré de culpabilité de Léa, ce qui la convainc, bien malgré elle, de refuser de faire hospitaliser sa génitrice.

Les mots coulent de la bouche de Léa, elle n'a pas la maîtrise de sa langue. Et les mots s'envolent dans la pièce, papillonnent dans le bureau. - "Non, docteur Robert, ma mère restera avec moi. Je vous jure que je suis capable de m'en occuper. Je la ramène à la maison" (Labrèche, p. 54).

S'amputant d'une part d'elle-même, Léa cède au désir de sa mère. Cette dernière a en effet un certain pouvoir sur sa fille. D'abord parce que la dette de vie se trouve ravivée, mais aussi parce qu'en se substituant à sa grand-mère, Léa est perçue, par sa génitrice, comme l'unique être digne de confiance, la seule figure significative dans son existence. Sa mère la perçoit « comme si elle était la huitième merveille du monde! » (Labrèche, p. 158). La charge inconsciente qu'impute sa mère à Léa lui

donne un pouvoir insoupçonné. De fait, Léa voit sa mère comme un enfant et « se dit qu'on ne peut pas haïr les enfants, leur en vouloir de s'amuser, même s'ils ont quarante-cinq ans et des poussières, qu'ils ont des rides au coin des yeux et qu'ils peuvent signer des chèques » (Labrèche, p. 223). La vulnérabilité de cette mère défaillante vient légitimer la plupart de ses faux pas. Alors que dans *Borderline* l'emprise se faisait davantage du côté de la grand-mère, ici, c'est la fille de cette dernière qui dévore sa propre progéniture. Cela dit, elle ne le fait pas pour néantiser l'autre ou dans une visée de préservation d'un quelconque statut supérieur. Tout comme sa mère l'a fait avec elle, par mimétisme, la mère de Léa incorpore, elle aussi, son unique objet d'amour : sa fille. La génitrice ne fait que répéter ce qui a été projeté sur elle, soit la dépendance, la crainte et l'insécurité qui n'ont fait qu'amplifier l'investissement narcissique institué dans son enfance (principe narcissique qui s'est vu renforcé par le délire psychotique de sa maladie.)

Autrement dit, Léa se retrouve captive d'un double mouvement oppressif. Elle est dans un premier temps soumise à sa *mère-génitrice*, qui de son statut hiérarchique soutient le principe de supériorité que présuppose la relation d'une mère à sa fille. Dans un second temps, Léa se livre à sa *mère-progéniture* qui, de son statut symbolique d'enfant vulnérable et complètement dépendant, contraint, contre toute nature, la *mère-Léa* à se subordonner aux besoins de sa *fille*. Ainsi, Léa remplit simultanément deux rôles engageants et porteurs d'asphyxie identitaire. Cela va de soi, puisqu'elle est confinée à la dissonance structurale qu'occasionne chacune de ces affectations vis-à-vis d'une seule et même personne.

L'assujettissement ramène la question de l'héritage, car sous la réintégration de l'espace familial se dissimule le consentement à poursuivre ce qui a été inculqué. Ainsi, Léa s'engage, bien malgré elle, à perpétuer l'héritage défaillant, le legs transgénérationnel qu'elle a tant désiré fuir. Elle rejoue avec sa mère la répétition de l'échec (en conférant aux traces encore prégnantes du deuil grand-maternel et à ses

répercussions un pouvoir effectif), de l'insatisfaction constante (en endossant un rôle la confinant à ne jamais être à la hauteur des attentes maternelles, puis en révélant son impuissance à colmater le vide psychique laissé par la grand-mère) et surtout du sacrifice de soi.

En outre, la cession intergénérationnelle influence les attitudes relationnelles que Léa entretient avec ses semblables. Elle porte en elle une propension à rejeter l'autre. Elle participe, tout comme les femmes inscrites dans sa filiation, à l'aversion d'autrui :

[...] elle n'a pas d'amis, elle exècre l'amitié, elle lui crache dessus, à l'amitié. Son ancêtre l'a toujours élevée en lui répétant [que c'était parmi ses amis que l'on rencontrait ses pires ennemis], alors Léa ne prend pas le risque, pas d'amis dans son entourage (Labrèche, p. 68).

En refusant l'autre dans son monde et en retournant dans les sables mouvants de son enfance, Léa ne peut qu'être enterrée vivante. En fait, elle tomberait dans la déchéance si ce n'était de ces inconnus avec lesquels elle converse au téléphone, mais principalement si ce n'était de son aspiration salvatrice à atteindre un jour une renommée internationale comme artiste-peintre. Ce rêve qui la porte lui fait oublier, par moment, la fonction incongrue dans laquelle elle se terre.

3.1.2.1 Fonction défensive

En se résignant à occuper un rôle qui ne lui convient pas, Léa est tenue d'*être* pour sa mère et d'aspirer, pour elle-même, à *vouloir devenir*. C'est ainsi que son rêve de grande artiste devient porteur d'un fantasme de liberté. En rêvant un jour de devenir « la plus grande peintre que la terre ait portée, comme Picasso, son idole [...] » (Labrèche, p. 20), elle se convainc de ne pas être contaminée par la

défaillance filiale. En fait, Léa « n'a que ses rêves pour la défendre contre une vie pénible et médiocre » (Labrèche, p. 153). En projetant une part d'elle-même dans les œuvres qu'elle souhaiterait peindre et en se persuadant que la reconnaissance sociale qui s'en suivra la libérera des contraintes qui l'oppressent, Léa parvient à mieux encaisser l'emprise filiale. La perspective fantasmatique d'une éventuelle prospérité artistique, amoureuse et personnelle l'autorise à croire qu'elle a encore un certain pouvoir sur son existence.

La dualité entre l'investissement et le désinvestissement filial sous-tend et attise le conflit interne manifeste chez Léa. L'ingérable tension antinomique qui se joue d'emblée ne fait que s'intensifier au fil du temps, allant même jusqu'à atteindre le bras avec lequel elle peint qui, tout comme elle, perd lentement de son autonomie en se resserrant davantage chaque jour sur son ventre. Conséquemment, les aspirations artistiques à visée émancipatrice tant convoitées par Léa deviennent encore plus difficilement envisageables. Son bras s'avère la symbolisation corporelle de la dissymétrie intrapsychique à laquelle se confronte Léa. Afin de conserver en elle une part de concret à l'égard du fantasme d'autonomisation et vu son incapacité à créer, elle recourt aux œuvres que sa mère, par imitation, s'est elle aussi mise à produire :

[Léa] sait que ce n'est pas correct de voler sa mère de la sorte, mais elle a tellement besoin d'épater Fred Riche, qu'il s'intéresse à elle, qu'elle n'a pas le choix d'introduire le talent de sa génitrice dans ses projets amoureux. Elle invite sa mère à se mettre le nez dans sa vie, elle devrait être contente! (Labrèche, p. 174).

Cette appropriation permet à la jeune peintre de renouer avec ses aspirations de délivrance; cependant, c'est aussi ce qui contribue à confondre davantage la mère et la fille.

En contradiction avec son intention initiale - nourrir de grandes ambitions tout en aspirant au maintien d'une certaine autarcie -, Léa réalise, tout compte fait, que le

succès ne peut advenir qu'au contact d'autrui. Sa consécration artistique dépend de sa mère, d'abord, mais devient davantage envisageable au fil de ses rencontres avec celui qui se révèle rapidement être son amant, puis son maître : Fred Riche, le guide-accompagnateur tout à fait à l'image du bon parent qu'elle n'a pas eu. Il la prend sous son aile, la reconforte puis la berce de ses belles paroles, et c'est par l'entremise de cette figure d'homme idéal que les craintes de Léa s'atténuent peu à peu : « [...] il jure qu'il l'aidera à sortir son monde intérieur, qu'il l'épaulera dans ses projets, qu'il sera tout à elle pour sa création, il sait ce dont une artiste a besoin! » (Labrèche, p. 162). Parallèlement, l'amant est aussi celui qui, en s'ingérant dans la vie de Léa, fait resurgir chez elle une agressivité qu'au fil des années, elle avait pourtant bien appris à refouler. D'ailleurs, il faut bien peu de temps, avant que Léa ne parvienne plus à canaliser la « rage qu'a réveillée Fred Riche [et qui] ne veut plus s'endormir » (Labrèche, p. 222). En s'intensifiant de la sorte, la fureur de la jeune femme alimente sa propension à l'autodestruction.

Outre cet homme de qui elle tombe follement amoureuse, il y a également l'amie de ce dernier, Paloma, la galeriste du Vieux-Montréal, qui devient porteuse de renaissance. À l'instar de la mère parfaite, c'est d'elle que Léa recherche l'amour maternel, celui auquel elle n'a que trop peu longtemps eu droit.

Afin de rendre ce portrait de famille reconstitué le plus satisfaisant possible, à ces deux figures parentales (Fred : père / Paloma : mère), il faut ajouter un membre à la fratrie. C'est la nouvelle et unique amie de Léa, Camille, qui se porte volontaire : « J'ai une idée! Scellons notre amitié, faisons de nous des amies pour toujours, coupons-nous l'index et buvons notre sang! » (Labrèche, p. 182). Pour que le tableau familial soit impeccable, l'animal de compagnie n'est pas négligeable; ce dernier ne peut être personnifié que par « Midi et Quart, [un squeegee] qui suit [Léa] comme un caniche [et] qui se trémousse comme un caniche quand il la voit » (Labrèche, p. 69). Ces figures imaginaires viennent nourrir les scénarios fantasmés que Léa s'acharne à

s'inventer. Elles remplissent le vide affectif, en plus de donner un sens à la visée de la jeune artiste prometteuse.

Porteurs de réincarnation et d'oblitération de ses réelles origines filiales, Léa est prête à beaucoup pour garder près d'elle chacun des membres constituant sa famille symbolique. Elle souhaiterait que Paloma « l'adopte, qu'elle fasse d'elle le fruit de ses entrailles est béni, l'héritière de ses gènes et de sa maison » (Labrèche, p. 230). Sa quête d'amour est si grande que Léa va jusqu'à s'imbiber complètement de l'autre, s'égarant ainsi davantage à force de poursuivre cet insatiable désir de plaire à tout prix.

3.1.2.1 Fonction oppressive

Léa se laisse avaler alors que c'est exactement ce qu'elle réproouve dans son rapport à sa mère. Cela dit, c'est en se laissant ingérer de la sorte que resurgissent, chez Léa, la menace et le danger. À travers ses relations se dissimule l'inconsciente quête d'un retour à la symbiose maternelle initiale, l'appel d'un état de béatitude complète, voire une réactualisation du fantasme archaïque de *corps à corps*. C'est comme si la mère demeurait, de façon intemporelle, l'objet d'amour à atteindre, le désir inextinguible auquel Léa veut accéder de nouveau et qui, somme toute, ne peut qu'être porteur de désenchantement.

De fait, de cette unicité maternelle fondamentale et parfaite se doit d'advenir l'essentielle coupure qui laisse place à la formation identitaire, singulière et autonome de l'enfant. Chez l'adulte, une telle articulation symbolique - aspirer à un état d'union idyllique et sans failles - est d'autant plus condamnée à se solder par un échec que l'expérience du réel ne parvient pas à satisfaire ce vers quoi tend l'élaboration mentale. Le premier objet d'amour devient ainsi l'objet du manque, lequel préfigure

l'épreuve de l'échec qui, dans la vie adulte - comme c'est le cas chez Léa - se produit à travers la répétition de l'expérience d'abandon dans les rapports relationnels : « [...] l'échec de la séparation individuante conduit le sujet à revivre répétitivement la perte de l'objet primaire qu'il s'acharne à revivre perpétuellement » (Ciccione et Lhopital, 2001, p. 235). Léa tolère bien difficilement la séparation, la scission et la finalité des choses. En fait, c'est que la confusion entre *ce qui est moi* et *ce qui est non-moi* s'est implantée dans sa lignée avant même sa venue au monde. Une osmose identitaire à laquelle sa mère n'a pas dérogé en contaminant sa fille de ses démons intérieurs ou en l'imitant sans gêne : « [...] ma mère est heureuse en plus, je le vois bien que ça lui plaît de se prendre pour moi » (Labrèche, p. 222). Tout compte fait, ce qu'elle a toujours craint, renié et repoussé ressurgit soudain. De fil en aiguille, ce qui vient d'abord combler le vide affectif chez Léa, que ce soit son ambition créatrice ou la présence de l'autre, devient rapidement sujet au surinvestissement. Dès lors, dans cette perspective, la perte de l'objet d'amour ne peut que laisser un trou béant au cœur de l'être abandonné. En voyant s'écrouler autour d'elle un monde qu'elle a tant investi, Léa se précipite - comme sa mère l'avait fait avant elle - dans l'abîme qui l'habite.

Oui, Léa aurait dû sombrer dans une folie aussi prenante que celle de sa mère. Se détacher de la réalité et donner raison à la lignée de femmes instables qui la précède. Elle aurait dû être dépeinte comme folle s'il n'en avait été de la narratrice qui l'observant, puis la sauvant, décide de lui offrir une vie plus douce. Une existence dans laquelle Léa arrive, sans trop de difficultés, à remplir son rôle filial et autonome, tout en conservant sa propension créative. Ce n'est toutefois plus de peinture qu'il est question, mais de mots et de phrases; de l'écriture si chère à la narratrice.

3.2 Réagit, la narratrice

La lune dans un HLM propose une seconde perspective qui diverge de celle de Léa et même de celle de Sissi, mais qui, tout compte fait, ne vient que s'arrimer à leur vécu. Tout comme elles, la narratrice - celle qui rédige les lettres contenues dans l'œuvre - provient de cette famille entachée par la disproportion traumatique d'une épreuve conservée trop vivante. Ce qui diffère, c'est que tout en posant un regard sur un pan de sa propre histoire, la narratrice pose parallèlement un œil attentif sur la trajectoire empruntée par Léa. Alors que celle-ci se laisse avaler par sa mère en dépit de sa volonté d'émancipation, l'épistolière, elle, réussit à s'extraire du joug familial bien que la portée traumatique inscrite dans sa lignée persiste à la troubler. De fait, la narratrice cherche à se prémunir contre les répercussions qu'ont occasionnées ses trop nombreuses années passées au sein d'un univers filial regorgeant de fantômes, enkysté dans le deuil et captivé par la paranoïa qui en découle.

3.2.1 Funambule : entre lier et délier

La mère demeure indubitablement la figure d'attachement initial, d'amour fondamental et d'admiration imagoïque. À l'instar de la plupart des enfants, la narratrice a « déjà été cette petite fille qui regardait sa mère comme une déesse, qui était toujours après elle, cachée dans ses jupes » (Labrèche, p. 117). Mais trop rapidement, sa mère a laissé sa maladie la prendre, la prendre de la tête aux pieds tout en s'efforçant d'entraîner sa progéniture avec elle. Dans le but de résister formellement à la menace progressive que sous-tendent l'image spéculaire et le risque d'apparition de la mimésis, puis afin de se dissocier de ce modèle de mère défaillante, la narratrice se voit contrainte d'expérimenter la vie à sa manière : en repoussant les limites du connu.

Qu'il s'agisse de la séduction à outrance, de l'attitude virulente - à la manière de la grand-mère -, des fugues au cours de son adolescence ou du « vin qui coule à flots, [son] alcoolisme qui [persiste à lui sortir] par les oreilles [...] » (Labrèche, p. 34), rien ne suffit à la libérer totalement. C'est en optant pour un *pays d'adoption* que Léa parvient, tout compte fait, le mieux à se rebâtir. Loin de sa mère, elle laisse place, peu à peu et du moins en partie, à la relation amoureuse, à l'amitié, à la légitimation de soi, puis au concept de famille. Elle se voit séduite par les expériences habituelles de la vie que sa mère et sa grand-mère ont enterrées sous les larmes, la peur, la folie portée par le poids d'un trauma devenu plus encombrant dans leur tête que le traumatisme lui-même. La simple commémoration de l'épreuve devient, pour ces deux femmes, une réalité psychique actuelle. Intériorisé et investi, ce conditionnement psychoaffectif, bien que décontextualisé et délié de son élément déclencheur originel, est alimenté par la mère et sa fille. Il va de soi que le connu est toujours plus facilement envisageable que l'inconnu; de plus, à force de répétition, ce qui a été expérimenté se revêt d'une impression d'appartenance qui, par extension, apparaît rapidement comme faisant partie de soi. Ainsi, le drame persiste et se réactualise sans cesse au cœur de la filiation féminine. Tant pour la mère que pour sa fille, toutes deux claustrées dans l'incorporation narcissique de leur épreuve de deuil, la simple perspective d'une brèche vers l'extérieur ou d'une ouverture à l'autre est perçue comme menace imminente.

Quitter un espace connu pour un lieu étranger favorise l'émergence de nouveaux repères et tend au démantèlement de divers acquis. Toutefois, la distance physique n'oblitére pas les impacts intrapsychiques inhérents à la formation identitaire. Les perceptions psychoaffectives qu'éprouve l'enfant, même adulte, vis-à-vis du sacrifice de sa mère (celui du don de vie) demeurent intrinsèquement en lui. Latente, cette affectivité fondatrice, sans égard aux lieux ou au temps, subsiste, silencieuse, en l'héritière. Puis, inopinément, elle resurgit sous quelque forme que ce soit. La narratrice cherche à reprendre le contrôle sur sa vie, bien qu'en optant pour l'exode,

rien ne parvient à effacer les traces de la scène primitive d'avec la mère - même dans un rapport mère/fille lacunaire. C'est ainsi que par l'intermédiaire de l'inconscient, les affects liés à la dette symbolique parviennent encore à perturber la narratrice. C'est la raison pour laquelle, même morte, la mère conserve une emprise sur sa fille. C'est, de fait, cette tentaculaire culpabilité demeurée vive malgré l'absence qui incite l'épistolière, en quête de soulagement, à écrire à la fois l'histoire de Léa et des lettres à l'intention de sa mère. : « L'important est qu'aujourd'hui je me libère de tes chaînes maternelles, car même si je suis une adulte, j'ai toujours trop "mal à ma mère" » (Labrèche, p. 15). Tout compte fait, la volonté d'affirmation de soi semble procéder du même narcissisme que la mimesis : dans un cas, le narcissisme sert la survie individuelle; dans l'autre, il vise la survivance de la lignée.

Alors que Léa voyait en la peinture un moyen de se défaire des dents de sa mère, du côté de la narratrice, c'est à l'écriture de jouer ce rôle. C'est le récit « de Léa et de sa mère folle » (Labrèche, p. 15) qui doit la libérer de la faute qu'elle persiste à ressentir. Elle recherche à travers l'autofiction davantage que l'affirmation de soi; elle aspire à avaliser son choix filial, celui d'avoir quitté sa mère. Le résultat escompté en ce qui concerne son projet littéraire est explicite :

Une fois le roman terminé, je serai quelqu'un d'autre avec beaucoup plus de place en moi. Et ça tu n'aimeras pas, car toi aussi, tu es comme ta mère, tu n'apprécies pas du tout le changement. D'ailleurs, tu n'as jamais accepté que je grandisse et que je tente de voler de mes propres ailes. Combien de fois m'as-tu menacée de t'ouvrir les veines si je continuais sur ma lancée? [...] Mille fois tu as essayé de me retenir. Même quand tu n'es pas là tu me barres la route [...] tu me poursuis en levant ta jupe pour me montrer par où je dois entrer pour rester à toi pour toujours [...] Et regarde comme je te ressemble, on partage les mêmes angoisses, la même peur des autres, des maladies, des coquerelles, et les mêmes manques; toutes deux avons manqué d'amour maternel par intermittence (Labrèche, p. 98).

Les lettres que la narratrice adresse à sa génitrice ont une fonction cathartique au sens où elles ne sont pas écrites dans le but d'être lues par la destinataire, mais de

mettre en perspective deux facettes divergentes inscrites dans son processus de formation : soit l'affranchissement et l'emprise familiale. Deux courants identitaires que tant Léa que la narratrice de son histoire s'efforcent de dépolier. Léa fait voir la dévotion, la mainmise que peut avoir une mère sur sa fille; cela vient donner raison à la narratrice, qui constate que pour s'émanciper, il lui fallait, de toute évidence, fuir l'espace familial. Parallèlement, alors qu'au contact de sa mère, la narratrice se replonge dans l'impalpable sentiment de rage et d'impuissance, c'est lors de son voyage à Baie-Saint-Paul que le bouillonnement interne se transforme. En abordant l'histoire de Léa tout en poursuivant ses propres réflexions sur la filiation, la culpabilité qui se voulait effacée se renforce et l'écriture de la narratrice se voit lentement contaminée par les remords : « Car c'est étrange, mais plus je t'écris et plus je constate que c'est dans la fiction que je te témoigne le plus d'affection. Léa dédie sa vie à sa mère. Elle l'aide du mieux qu'elle peut alors que moi, j'essaie de me débarrasser de toi [...] » (Labrèche, p. 117). Bien qu'en pensée elle soit toujours très près de sa mère, la distance semble correspondre, pour elle, à une sorte de désengagement volontaire vis-à-vis de l'amour qu'elle lui porte. Bien qu'elle soit consciente que Léa se serait fait dévorer si elle n'avait pas été là; bien qu'elle sache ce qui peut lui arriver si elle se laisse prendre dans les griffes de sa mère, la narratrice ne peut s'empêcher de se reprocher les décisions qu'elle a prises. Pourrait-elle, au nom de l'amour maternel et du sacrifice individuel, être à la hauteur des attentes qu'elle croit se devoir de combler? En guise de réponse, une interrogation toute simple : Léa, y est-elle arrivée, elle?

Au fil des lettres, tanguant entre une existence qui aurait pu être la sienne et celle qu'elle a faite sienne, se préservant d'un quelconque contact direct avec sa génitrice, la narratrice en vient à une interprétation beaucoup plus douce du lien parental qu'elle entretient avec sa génitrice. L'écriture la réconcilie avec celle qui l'a mise au monde : « Aujourd'hui, [lui écrit-elle, à la toute fin de sa neuvième lettre] je te pardonne d'avoir été folle chaque jour de ta vie » (Labrèche, p. 188). Et elle aurait pu

écrire : chaque jour de *ma* vie, puisque la folie de l'une aura contaminé l'existence de l'autre. À la fois un peu Léa, un peu Sissi (en revisitant les déboires de cette dernière par l'entremise de l'adaptation scénaristique effectuée pour la version filmique de *Borderline*) et un peu elle-même, la narratrice en vient à renouer lentement, à travers les mots et les souvenirs, avec son passé.

Alors que la distance était arrivée à poser un baume sur l'existence de la narratrice, celle-ci se voit violemment confrontée à la désolante et invariante réalité. Sa mère ne sera pas arrivée à encaisser le départ de sa fille; recroquevillée dans un coin de l'appartement, les yeux hagards, elle ne parle plus. Sa démence ravivée résulte de l'abandon de sa prise de médicaments, mais l'élément déclencheur de cette cessation provient sans aucun doute de l'incorporation autistique que la mère a faite de sa fille : son unique objet d'amour qu'elle se refuse à laisser aller. C'est là, dans le silence d'une mère qui implore sa fille de ne plus jamais la laisser seule, dans un HLM qui la retient en *face à face* avec un passé qui l'accable et la pourchasse, que la narratrice en vient à reprendre en mains la trajectoire en chute libre d'une Léa en voie de succomber au délire de sa mère. La narratrice ne peut dorénavant plus la laisser se faire vampiriser - ce serait trop fataliste qu'elle et son personnage n'arrivent pas à s'en sortir, ce serait tout compte fait, peine perdue dans les deux sens. Puisque la narratrice se livre en pâture, puisqu'elle conclut ses lettres par ces mots : « Je dois me faire pardonner, me racheter en prenant soin de toi, maman. Je ne prendrai pas l'avion » (Labrèche, p. 245); afin que tout ne soit pas vain, Léa doit lui survivre.

Somme toute, le pouvoir maternel vient entraver la tentative émancipatrice de la narratrice. D'abord, parce que les tentacules matriciels sont si prégnants qu'ils en viennent à dissuader la narratrice d'enfanter une descendance. Puis, parce qu'en s'agrippant à la vie de sa fille, la mère vient faire basculer le courant normal des choses.

J'étais à deux doigts de réussir mon projet, d'en finir avec toi. Encore une fois, maman, tu contrecarres mes plans, en ne te rétablissant pas [...] Même que cette fois-ci, tu vas plus loin, tu vas jusque dans ma création. L'histoire de Léa et de sa mère folle, j'y pensais depuis longtemps, tout était déjà écrit dans ma tête. Mais tu as tout fait foirer (Labrèche, p. 236).

Quasi occulte, la relation à la mère s'avère inaltérable. Même à des lunes de sa fille, même lorsqu'elle est hors d'atteinte ou claustrée dans un HLM, la mère demeure omniprésente. À l'instar de la lune, elle n'est pas sans influencer les marées intérieures de sa progéniture. Le regard constant au dessus de la tête de la narratrice, c'est celui de la mère qui observe son enfant.

De toute évidence, l'écriture qui se veut salvatrice ne réussit pas à libérer la narratrice; néanmoins, elle sauve Léa. Cette dernière parvient à s'extraire de l'espace filial oppressant, celui-là même que la narratrice se trouve à réintégrer : « [Léa] s'est mise à écrire et elle a écrit, elle a écrit jusqu'à ce qu'enfin elle accouche d'une nouvelle Léa, toute neuve, qui n'a pas besoin de s'accrocher à personne pour exister [...] » (Labrèche, p. 250). En ce sens, remettre en question le rôle de l'écriture engage à s'interroger sur ce qui sous-tend la rédaction de ce livre.

3.3 Resurgit, Marie-Sissi Labrèche

Selon la mention inscrite sur la jaquette du livre, l'œuvre de Marie-Sissi Labrèche est un roman. Pourtant, c'est précisément cette donne qui dès l'incipit est remise en question par la narratrice lorsqu'elle affirme avoir « toujours été écartelée entre la réalité et la fiction [...] » (Labrèche, p. 11). C'est ce jeu entre le réel ou l'autobiographique, et l'imaginaire ou le fictif qui sert de toile de fond à la mise en scène des personnages et de leur trajectoire identitaire.

3.3.1 L'autofiction : l'ombre de l'ombre

Ce type d'écriture à tendance autofictionnelle peut être vu comme un instrument susceptible de favoriser un passage initiatique ou une expérience transitoire et formatrice. L'acte même d'écrire sur sa propre histoire tout en la revisitant ouvre les portes à un éventuel processus d'introjection de l'héritage filial traumatique et des effets que ce dernier a pu engendrer. De fait, le projet en lui-même peut devenir, pour l'auteur, un instrument d'élaboration : l'écrivain investit d'abord des événements de sa propre existence; ensuite, ces diverses perspectives identitaires sont assimilées et prises en considération; puis, le résultat de cette opération favorisée par la publication de son récit vient faire office de consécration. L'auteur en vient alors à renaître, mais non sans prendre en considération la mécanique formative qu'a occasionnée le parcours de ses personnages et le sien du même coup.

Dans *La lune dans un HLM*, la corrélation entre Marie-Sissi Labrèche et ses personnages est indéniable dans la mesure où le processus identificatoire de l'une vient corroborer celui de l'autre. Léa et l'auteure des lettres à sa mère (la narratrice) ont toutes deux une existence singulière. Ce qui apparaît cohérent dans le vécu de l'une ne l'est pas nécessairement dans l'histoire personnelle de l'autre. Mis en parallèle, les deux récits de vie viennent confirmer les contradictions intrapsychiques avec lesquelles jongle l'auteure. Le roman étudié ici mène l'auteure à envisager la double interprétation d'une situation régie par les mêmes contraintes. De prime à bord, le projet d'écriture procède d'une voix unique, il est le fruit d'un seul individu : Marie-Sissi Labrèche. Toutefois, en se distanciant suffisamment de sa singularité, l'auteure parvient, à travers des récits qui se superposent, à incarner à la fois le personnage d'une fiction et celui d'un récit de correspondances. Vu sous cet angle, la célèbre phrase de Rimbaud prend toute sa signification.

En ce sens, il n'est pas faux d'affirmer que Marie-Sissi Labrèche tend à l'affirmation de soi et à la consolidation identitaire par le maniement de diverses formes de singularisation : soit « impersonnelle » ou personnelle.²¹ Dans le cas du personnage de Léa, c'est à travers le pronom distancié qu'est le ELLE que l'auteur l'aborde et la met en scène d'entrée de jeu : « Léa est debout non loin d'un cercueil qui, croit-elle, semble attendre le moment propice pour pilonner » (Labrèche, p. 19). Sur un plan plus intime, c'est avec une certaine retenue, une peur d'en dire trop ou de blesser, que se profile, au fil des lettres, le JE autocritique de l'épistolière : « Je suis une fille ignoble chez toi, je suis affreuse en ta présence, tu serais mieux de ne jamais te réveiller et de voir mon véritable visage, il n'est pas beau en ce moment » (Labrèche, p. 58). Les effets de discontinuité et de réflexivité escomptés, par Marie-Sissi Labrèche, à travers les actes, les prises de parole, les doutes et les ambivalences des personnages de son roman sont, en partie, le résultat de deux mouvements qui s'exécutent, chez l'auteure, simultanément: une démarche centripète (de soi à soi comme auteur et maître d'œuvre de sa création - apport *personnel* -) et une démarche centrifuge (sortir de soi au contact de personnages contrastants - apport *extrapersonnel*). C'est cette faculté de dépersonnalisation qu'a l'auteur lorsqu'il s'extrait de lui-même pour devenir l'autre :

Ce jeu avec des figures venues d'ailleurs [autorise] souvent la continuité d'un héritage familial tout en permettant la rupture : il s'agit d'être ce qu'on est ou ce qu'on pourrait être sans l'être vraiment, répétant une posture familière mais de façon à la « jouer »- avec distance et détachement (Heinich, 2000, p. 86).

La malléabilité du récit réside dans l'intentionnalité de son auteure. Comme mentionné ultérieurement, la narratrice modifie certaines bribes inauthentiques; elle remanie et rectifie des segments dans l'histoire de Léa. À preuve, après avoir fait lire son premier chapitre à sa mère, elle prend en considération les remarques de cette

²¹ Il faut ici comprendre que derrière les histoires proposées dans *La lune dans un HLM*, c'est exclusivement la singularité de Marie-Sissi Labrèche qui s'opère.

dernière et réévalue le contenu de ses propos: « [...] tu m'as dit que tu n'aimais pas que je parle des cousins et des cousines, des oncles et des tantes qui étaient au salon funéraire quand ta mère est morte. Tu vois, non, plutôt tu ne verras probablement pas, mais je t'ai écoutée, je les ai enlevés » (Labrèche, p. 37). Si la narratrice a un contrôle sur la fiction, c'est dire qu'au-dessus d'elle repose le regard décisionnel de l'auteure qui, tout comme elle, métaphorise sa propre trajectoire. L'affirmation identitaire de l'auteure procède en partie de son omnipotence structurale comme gage de réappropriation d'une histoire autoréférentielle. En ce qui relève de la fiction ainsi que de l'épistolaire, c'est l'auteure qui détient l'unique pouvoir des mots, des constructions syntaxiques et de la mise en page de sa création.

Ce n'est pas surprenant que, tout comme dans *Borderline*, l'objet-livre soit construit à l'image de son récit et des scissions psychiques que livre l'auteure à travers ses personnages. Marie-Sissi Labrèche divise son roman en onze chapitres auxquels vient s'ajouter l'épilogue. Chacun d'eux porte le nom d'une peinture de Picasso et succède à une lettre introspective. La corporéité de l'œuvre témoigne de failles psychoaffectives de la même manière que le titre donne le ton au type de relation qui se trame dans le récit. Pourtant, si le titre préfigure le pouvoir de la mère sur sa fille, la toute-puissance de Marie-Sissi Labrèche, en tant qu'auteure, ne devrait-elle pas plutôt faire de cette dernière la véritable *lune* de l'œuvre *La lune dans un HLM*? Pourquoi pas. Tout compte fait, c'est bien elle et uniquement elle qui l'a mis au monde, ce livre.

La Lune dans un HLM, en tant que livre publié, puis lu par plusieurs, vient concrétiser les attentes qu'avaient Léa et la narratrice vis-à-vis de l'art - c'est-à-dire qu'il détient des propriétés favorisant le développement personnel de celui qui le pratique. La perspective de l'art salvateur que Labrèche s'est employé à mettre en abyme dans son œuvre soutient le véritable élan porté par l'écriture du livre. Au cœur

même du processus d'autonomisation, l'écriture sert le cheminement formatif. Au même titre que René Kaës, Nathalie Heinich appuie l'idée selon laquelle

[...] parmi toutes les façons possibles de se construire soi-même par ses actes, c'est-à-dire de transformer son activité en identité - en faisant des enfants, en faisant fortune, en faisant carrière, en faisant une œuvre -, cette dernière est sans doute la plus personnelle (Heinich, 2000, p. 122).

Ainsi, porteuse de son expérience de vie, de sa famille dysfonctionnelle, de son identité clivée et de son oscillation entre affiliation et désaffiliation, Marie-Sissi Labrèche, en publiant ce livre, délaisse sa position d'écriture pour celle d'écrivaine.

Alors que l'auteure immobilise des fragments épars de sa mémoire sur les pages d'un livre, c'est tout de même à sa mère qu'elle dédie son héritage littéraire : « Oui, maman, c'est à toi que je m'adresse, c'est à toi que je dédie ce livre, ce ELLE en exergue, c'est bien le tien » (Labrèche, p.11). C'est par l'entremise d'une dédicace à la fois distante et quelque peu impersonnelle que l'auteur témoigne de son affection, mais aussi et surtout, de son affirmation de soi vis-à-vis de sa mère. Bien que l'œuvre tende à cette affirmation de soi, bien que l'indétermination demeure, c'est bel et bien - à l'inverse de la troublante chute de Sissi vers les étoiles - sur une envolée paisible, vers la lune, que se clôt *La lune dans un HLM*.

CONCLUSION

La dynamique qui se joue entre les membres d'une famille n'a, à l'évidence, rien de simple. Invisibles la plupart du temps, les écueils inscrits dans la filiation font souvent trébucher ceux qui y sont affiliés. L'individu qui naît de blessures filiales demeurées vives se retrouve, dès sa mise au monde, immergé dans un espace déjà chargé d'affects, de fantômes ou de morts immortels. C'est principalement la forme sous laquelle s'élabore la transmission d'un héritage intrapsychique tortueux et l'épineuse question de la gestion de ce legs qui constituent l'élément central de l'analyse ci-dessus. La nature du patrimoine psychique contraint tout individu, à un moment ou à un autre de sa vie, à se confronter à l'histoire de ses origines. Il devra se positionner comme sujet - en lui-même et pour lui-même - à l'endroit de la structure filiale dont il provient.

Les œuvres de Marie-Sissi Labrèche se sont révélées être le support par excellence en ce qui a trait à la compréhension de la mécanique de transfert filial et à l'application des théories consacrées à ce processus complexe. D'abord *Borderline*, puis *La lune dans un HLM* ont permis l'exploration des divers enjeux qui opèrent au cœur d'une structure familiale instable et enracinée dans la somatisation. Le vécu de protagonistes sans cesse confrontés à des injonctions contradictoires, à la dissymétrie formative, à des modèles aussi défailants qu'oppressants, et, par-dessus tout, à l'infect deuil ingérable ont constitué d'emblée un terrain fertile à l'application, dans la littérature, des études sur la transmission intergénérationnelle.

Dans les deux œuvres de Marie-Sissi Labrèche, il a été possible de se pencher sur l'attachement et la captivité, sur la culpabilité et le dévouement, sur la symétrie relationnelle et l'éclatement de tous les repères. Au phénomène de la mimésis s'est

rapidement rattachée la quête de l'indépendance, voire même de l'omnipotence. Néanmoins, c'est au cœur de ces constantes ambivalences que s'est étayée, en filigrane, la quête d'un certain équilibre identitaire chez les femmes mises de l'avant par Labrèche. C'est aussi au cœur de ces mêmes discordances que l'auteure, par ses écrits, effectue sa propre introspection.

Tout comme les personnages à qui elle a attribué une existence semblable à la sienne, Marie-Sissi Labrèche est apparue, elle aussi, à la recherche de diverses tranches de son existence. L'écriture lui a permis de se mettre en scène tout en demeurant l'ombre de ses personnages. C'est aussi à travers l'écriture qu'elle a pu croire qu'un contrôle absolu dénouerait un peu les mailles filiales. En ce sens, l'autofiction, comme genre médian, mi-autobiographie/mi-fiction, vient renforcer d'autant plus efficacement - tant dans son contenu que dans son contenant - le principe de confusion qui sous-tend le phénomène de transmission. L'autofiction, c'est l'espace où ce qui appartient à l'auteur et ce qui appartient à la création se superposent inlassablement tout en jouant de cette incertitude.

Quoi qu'il en soit, ce qui résulte de ces débordements, de ces renfermements, de ces legs ingérables, de ce processus créateur et de ce monde remanié, c'est l'inévitable émergence du compromis. Le vécu d'un être humain est déterminé par une alternance entre continuité et rupture. Le sujet qui se proclame autogène, de même que celui qui se love dans l'ombre d'un autre pour ne pas sombrer dans la folie, se doit de se questionner sur la réelle valeur rattachée à des positions aussi extrêmes qu'insoutenables. Contraint à l'oscillation constante entre affiliation (puisqu'intrapsychiquement, l'inscription d'origine demeure à la base de sa formation identitaire) et désaffiliation (puisqu'il ne peut survivre qu'en conservant une certaine autonomie), le sujet en vient à se repositionner face à ses parents, à lui-même et à l'univers l'entourant.

Ainsi, celui qui cherche à saisir l'entièreté du monde pour l'inventer à son image participera toujours d'une filiation qui l'a fait naître. De même, l'auteur qui s'évade dans un quelconque simulacre ne parviendra jamais, lui non plus, ni à réécrire ni à effacer sa

véritable origine. C'est de l'un et de l'autre que se crée l'être humain; c'est à partir de ces ambivalences qu'il devient à son tour créateur.

Toutefois, la gestion de l'héritage ne procède d'aucune norme, d'aucune logique, d'aucune certitude. C'est cette part nébuleuse du transfert qui rend le processus transgénérationnel aussi troublant. Il le devient d'autant plus quand, comme chez Labrèche, la création et le réel se répondent, quand l'étrangement inquiétant et la fiction en viennent à se confondre.

Voilà ce vers quoi pourrait se diriger, sous une perspective plus ténébreuse que ce le fut chez Labrèche, une étude sur la transmission intergénérationnelle qui témoignerait de la douloureuse et concrète incapacité à gérer un héritage. N'est-ce pas à travers la dissimulation de soi et de ses origines qu'a vu le jour Nelly Arcan? Écrivaine au pseudonyme porteur de sens, femme-phénix affranchie du boulet traîné depuis trop longtemps par Isabelle Fortier, la figure de Nelly Arcan vient en elle-même incarner le fantasme d'autoformation. Alors que l'auteure revêtait son séduisant personnage public, elle imputait aux protagonistes de ses œuvres un mal de vivre, un mal de vie. À la confusion entre « le personnage » et « les personnages » vient s'ajouter l'impossible maintien, en-soi, de deux statuts figés dans des positions aussi extrêmes qu'antagoniques : Isabelle Fortier - l'héritière condamnée - et Nelly Arcan - l'autogène omnipuissante. Puis, voilà que le vécu d'Arcan vient violemment conjuguer l'immortalité de l'œuvre (héritage de papier) à la mortalité de l'individu (suicide). Contrairement à Labrèche qui trouve dans l'écriture le moyen de se voir autrement, Arcan aura-t-elle découvert, à travers la création, une manière de creuser davantage la fissure à laquelle elle se sera agrippée jusqu'à sa mort?

Je suis moi-même la matière de mon livre...

M. L. Lentengre
Pierre Albert-Birot : l'invention de soi. p. 185.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES UTILISÉES

Labrèche, Marie-Sissi. 2003. *Borderline* (roman). Coll. « Boréal compact », no. 143. Montréal : Boréal, 159 p.

_____. 2006. *La Lune dans un HLM* (roman). Montréal : Boréal, 250 p.

OUVRAGES THÉORIQUES**Psychanalyse**

Abraham, Nicolas, et Maria Torok. 1978. *L'écorce et le noyau*. Paris : Aubier Flammarion, 481 p.

Anthony, E. James, et Colette Chiland (dir. publ.). 1992. *Le développement en péril*. Coll. «Le fil rouge». Paris : Presses universitaires de France, 747 p.

Bydlowski, Monique. 1997. *La dette de vie : itinéraire psychanalytique de la maternité*. Coll. «Le fil rouge». Paris : Presses universitaires de France, 203 p.

Ciccone, Albert. 1999. *La transmission psychique inconsciente : identification projective et fantasme de transmission*. Coll. «Psychismes». Paris : Dunod, 204 p.

Ciccone, Albert, et Marc Lhopital. 2001. *Naissance à la vie psychique : modalités du lien précoce à l'objet au regard de la psychanalyse*. Coll. «Psychismes». Paris : Dunod, 317 p.

Duthoit, Jean-Pierre. 1999. *Essai sur les phénomènes transgénérationnels : les dents des fils*. Préf. de Jean Guyotat. Coll. «Psychanalyse et civilisations». Paris et Montréal : L'Harmattan, 226 p.

Faimberg, Haydée. 1981. «Une des difficultés de la psychanalyse : la reconnaissance de l'altérité». *Revue française de psychanalyse*, tome XLV / 6 (novembre/décembre), 1351-1368.

Gaillard, Thierry. 2005. *L'introjection et le transgénérationnel : connaissance de soi et aliénation*. Coll. «essai». Genève : psuke.info, 222 p.

Guyotat, Jean (dir. publ.), Pierre Fédida (dir. publ.) et Alexandra Triandafillidis (comp.). 1986 a. *Actualités transgénérationnelles en psychopathologie*. Coll. «Psychiatrie-psychanalyse». Paris : G.R.E.U.P.P., 189 p.

- Guyotat, Jean (dir. publ.), Pierre Fédida (dir. publ.) et Alexandra Triandafillidis (comp.). 1986 b. *Généalogie et transmission*. Coll. «Psychiatrie-psychanalyse». Paris : G.R.E.U.P.P., 1986 p.
- Guyotat, Jean (dir. publ.), Pierre Fédida (dir. publ.) et Alexandra Triandafillidis (comp.). 1986 c. *Mémoires, transferts*. Coll. «Psychiatrie-psychanalyse». Paris : G.R.E.U.P.P., 202 p.
- Guyotat, Jean. 1995. *Filiation et puerpéralité logique du lien : entre psychanalyse et biomédecine*. Coll. «Psychopathologie». Paris : Presses universitaires de France, 162 p.
- Halfond, Olivier, François Ansermet et Blaise Pierrehumbert. 2000. *Filiations psychiques*. Coll. «Le fil rouge». Paris : Presses universitaires de France, 357 p.
- Hanus, Michel. 2000. *La mort retrouvée*. Coll. «Face à la mort». Paris : Frison-Roche, 370 p.
- Joyce, Aïn (dir. publ.). 2003. *Transmissions : liens et filiations, secrets et répétitions*. Ramonville Saint-Agne : Erès, 269 p.
- Kaës, René (dir. publ.), Didier Anzieu (dir. publ.), Angelo Béjanaro, Hector Scaglia et Roland Gori. 1976. *Désir de former et formation du savoir*. Coll. «Inconscient et culture», no 6. Paris : Dunod, 195 p.
- Kaës, René (dir. publ.), et al. 1998. *Différence culturelle et souffrance de l'identité*. Coll. «Inconscient et culture». Paris : Dunod, 258 p.
- Kaës, René (dir. publ.), Haydée Faimberg, Micheline Enriquez et Jean-José Baranes. 2001. *Transmission de la vie psychique entre générations*. Coll. «Inconscient et culture». Paris : Dunod, 208 p.
- Kaës, René (dir. publ.) et al. 2004. *Crise, rupture et dépassement*. Coll. : «Inconscient et culture». Paris : Dunod, 324 p.
- Lahaye, Willy, Jean-Pierre Pourtois et Huguette Desmet. 2007. *Transmettre d'une génération à l'autre*. Paris : Presses universitaires de France, 371 p.
- De Mijolla, Alain. 1986. *Les visiteurs du moi : fantasme d'identification*, 2^e ed. rev. et corrigée. Coll. «Confluents psychanalytiques». Paris : Les belles lettres, 223 p.
- Neyraut, Michel. 1980. *Le transfert : étude psychanalytique*. Coll. «Le fil rouge». Paris : Presses universitaires de France, 281 p.
- Oates, Joyce Carol. 2000. *Blonde*. Trad. de l'anglais par Claude Seban. Paris : Stock, 2000, 982 p.

Rand, Nicolas. 2001. *Quelle psychanalyse pour demain? : voies ouvertes par Nicolas Abraham et Maria Torok*. Coll. «Transition». Ramonville Saint-Agne (France) : Erès, 166 p.

Rand, Nicholas. 1993. «Renouveaux de la psychanalyse». *Les temps modernes*, vol. 49, no 564 (juillet), p. 140-173.

Revault d'Allonnes, Claude et al. 1989. *La démarche clinique en sciences humaines : documents, méthodes, problèmes*. Coll. «Sciences humaines Dunod». Paris : Dunod, 218 p.

Robert, Philippe. 2005. *Traumatisme et filiation*. Coll. «Dialogue», no 168. Ramonville Saint-Agne (France) : Érès, 137 p.

Tisseron, Serge. 1999. *Nos secrets de famille : histoires et mode d'emploi*. Paris : Ramsay, 205 p.

Tisseron, Serge. 2004. *Le psychisme à l'épreuve des générations : clinique du fantôme*. Coll. «Inconscient et culture». Paris : Dunod, 183 p.

Anthropologie, sociologie, psychologie

Bergeret-Amselek, Catherine. 2002. *Le mystère des mères*. Préf. de Joyce McDougall. Paris : Desclée de Brouwer, 175 p.

Boszormenyi-Nagy, Ivan et Geraldine M. Spark. 1973. *Invisible loyalties : reciprocity in intergenerational family therapy*. New York : Harper & Row, 408 p.

Bowen, Murray. 1984. *La différenciation du soi : les triangles et les systèmes émotifs familiaux*. Trad. de l'anglais par Neil Big et Pierre Mainhagu. Coll «Sciences humaines appliquées». Paris : Éditions sociales françaises, 196 p.

Couchard, Françoise. 1991. *Emprise et violence maternelle : étude d'anthropologie psychanalytique*. Coll. «Psychismes». Paris : Dunod, 224 p.

Eliacheff, Caroline, et Nathalie Heinich. 2002. *Mères-filles, une relation à trois*. Paris : Albin Michel, 419 p.

Heinich, Nathalie, et Jean-Marie Scheaffer. 2004. *Art, création, fiction : entre philosophie et sociologie*. Coll. : «Rayon art». Nîmes : Jacqueline Chambon, 217 p.

Maurice, Pascale, Patrick Genvresse, Frédéric Kochman, Marie-Elisabeth Maubert et Denyse Sanson. 2002. *Fatigué de ce monde*. Coll. «Les enfants du fleuve». Paris : Éditions jubile, 287 p.

Naouri, Aldo. 1998. *Les filles et leurs mères*. Paris : Odile Jacob, 322 p.

Steichen, Robert (dir. publ.), et Paul Servais (dir. publ.). 1998. *Identification et identités dans les familles : Individu? Personne? Sujet?* (colloque 1996). Coll. «Collection des cahiers d'études de la famille et de la sexualité». Louvain-la-Neuve (Belgique) : Academia-Bruylant, 278 p.

Willequet, Pierre. 2008. *Mères et filles : histoire d'une emprise*. Paris : Seuil, 295 p.

Cyrułnik, Boris. 1993. *Les nourritures affectives*. Paris : Odile Jacob, 244 p.

Autofiction

Albert-Birot, Pierre. 2004. *Poèmes à l'autre moi; précédé de La joie des sept couleurs ; et suivi de Ma morte ; et de La panthère noire*. Préf. de Joëlle Jean. Coll. «poésie». Paris : Gallimard, 297 p.

Blanchot, Maurice. 2000. *L'espace littéraire*. Coll. «folio/essais». Paris : Gallimard, 376 p.

Delory-Momberger, Christine. 2004. *Les histoires de vie : de l'invention de soi au projet de formation*, 2^e éd.. Préf. de Michel Fabre. Coll. «Anthropologie». Paris : Anthropos, 289 p.

Doubrovsky, Serge (dir. publ.), Jacques Lecarme (dir. publ.) et Philippe Lejeune (dir. publ.). 1993. *Autofiction & Cie*. Coll. «RITM», no. 6. Nanterre : Centre de Recherche Interdisciplinaires sur les Textes modernes, Université Paris X, 249 p.

J. Mailhot, Robert. 2006. *Naufragé de l'heure bleue*. Coll. «cimes». Montpellier (Québec) : Écrits des Hautes-Terres, 85 p.

Harel, Simon. 1994. *L'écriture réparatrice : le défaut autobiographique (Leiris, Crevel, Artaud)*. Coll. «Théorie et littérature». Montréal : XYZ, 231 p.

Harel, Simon. 1997. *Le récit de soi*. Coll. «Théorie et littérature». Montréal XYZ, 250 p.

Harel, Simon (dir. publ.), Alexandre Jacques et Stéphanie St-Amant. 2000. *Le cabinet d'autofictions*. Coll. «Cahier du CÉLAT». Montréal : Université du Québec à Montréal, 217 p.

Heinich, Nathalie. 2000. *Être écrivain : création et identité*. Coll. «Armillaire». Paris : La découverte, 367 p.

Jalbert, Louise. 1989. «Étude exploratoire de l'évolution du concept d'introjection en littérature psychanalytique». Thèse de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 153 p.

Lentengre, Marie-Louise. *Pierre Albert-Birot : l'invention de soi*. 1993. Paris : Jean Michel Place, 349 p.

Ouelette-Michalska, Madeleine. 2007. *Autofiction et dévoilement de soi : essai*. Coll. «Collection documents». Montréal : XYZ éditeur, 152 p.

Robert, Marthe. 1972. *Roman des origines et origines du roman*. Coll. «Traduire, écrire, lire». Paris : Gallimard, 364 p.

Vilain, Philippe. 2005. *Défense de Narcisse*. Paris : Grasset, 234 p.